

## Les prix Albert-Londres de Sud Ouest



Pierre Veilletet,  
Yves Harté,  
Jean-Claude  
Guillebaud :  
3 grands  
reporters  
au cœur  
de l'actualité

# **Les prix Albert-Londres de Sud Ouest**

Pierre Veilletet, Jean-Claude Guillebaud et Yves Harté

*Trois GRANDS reporters au cœur de l'ACTUALITÉ*



*Jean-Claude Guillebaud, Pierre Veilletet et Yves Harté, les trois prix Albert-Londres du journal « Sud Ouest».*

# *Table des matières*

- Préface
- Introduction : Albert Londres, un prix en quête de vérité
- Portrait : Albert Londres, reporter engagé

## **Première partie : Jean-Claude Guillebaud**

- Biographie
- Carnet de route au Bengale (1971)
- 1/4 : Le « bonheur » des réfugiés
- 2/4 : La guerre du Grand Hôtel
- 3/4 : Le quartier des bombes
- 4/4 : La guerre des pygmées
- «C'est ainsi que Sud Ouest Dimanche m'est précieux» (2007)
- Remise du prix Albert-Londres (1972)

## **Deuxième partie : Pierre Veilletet**

- Biographie
- Franco, la pyramide qui se lézarde (1975)
- 1/7 : L'Espagne, salle d'attente de la mort
- 2/7 : A 4 h 25 de la « madrugada »...
- 3/7 : C'est tout le franquisme endeuillé qui défile

- 4/7 : Les Espagnols plongés dans un vertige affectif
- 5/7 : Solitude du roi d'Espagne
- 6/7 : Première échéance pour le roi Juan Carlos
- 7/7 : Côté lumière et côté ombre
- Remise du prix Albert-Londres

### **Troisième partie : Yves Harté**

- Biographie
- Le grand exode (1989)
- 1/5 : La route de Debrecen
- 2/5 : « Nous sommes magyars »
- 3/5 : Les enfants de la sublime porte
- 4/5 : L'industriel et le prisonnier politique
- 5/5 : Nous reviendrons à Berlin
- Remise du prix Albert-Londres

**Annick Cojean : «Le legs d'Albert Londres».**

## La planète Albert-Londres

---

**C'est un club très fermé où l'on entre en montrant ses papiers. Chaque année, il accueille un seul nouveau membre, grand reporter de son état, le meilleur d'entre tous.**

À un rédacteur en chef aujourd'hui oublié qui lui reprochait de ne pas suivre « la ligne du journal », Albert Londres répliqua : « Monsieur, un reporter ne connaît qu'une ligne, celle du chemin de fer ». L'anecdote a une saveur surannée. Elle date des années 20.

Albert Londres parcourait le monde au service du « quotidien ». Cet homme au regard sombre, à l'affût sous son feutre, était un « flâneur salarié », amateur de points chauds et d'aventures, et il racontait comme personne le monde et l'histoire immédiate. Les reporters d'aujourd'hui lui doivent tout. Mais quelques-uns seulement peuvent invoquer son nom dans leur curriculum vitae : les lauréats du prix qui récompense chaque année le meilleur reportage de la presse écrite française.

Les textes de quarante millésimes du prix Albert-Londres ont été réunis dans un livre qui est paru en librairie en 1986. C'est la plus fameuse rédaction de tous les temps, celle dont aucun directeur de journal n'ose rêver, qui signe là une anthologie du journalisme, un journal hors-série, exceptionnel, hors norme, en même temps qu'un livre d'histoire contemporaine que le plus fou des historiens ne pourra jamais écrire.

---

De 1946 à 1986, la planète Albert-Londres a enregistré tous les soubresauts de notre (pauvre) monde. Le grand reportage présente rarement l'image du bonheur, de la tranquillité. La ligne de chemin de fer, ou aérienne aujourd'hui, a conduit tous ces témoins sur des volcans en flammes, sur les lieux d'un drame permanent, multiforme, itinérant, jamais éteint.

## **FRÉNÉSIE DU SCOOP**

Volés dans leurs carnets de route, ces câbles du monde entier forment un patchwork de fureur, de fracas et de peur. Quelques-uns ont payé de leur vie la frénésie du scoop.

1946. Marcel Picard, correspondant de guerre débarqué en 1944 à Saint-Tropez avec les troupes américaines, note pour ses contemporains : « Dans Montpellier libéré des boches et de leurs valets vichyssois, j'ai vu juger des miliciens. Et je vous jure que ça a de la gueule ». Il raconte le procès qui va s'achever sur dix-neuf condamnations à mort. «Voici donc les dix-neuf miliciens devant dix-neuf poteaux, contre un mur de la citadelle. Et quelque deux cents personnes pour les voir payer leur dette. La plupart n'ont aucune réaction. Mais il y en a deux qui demandent pardon dans une crise de larmes, criant, hurlant, suppliant qu'on leur laisse la vie. Il faut les porter jusqu'au poteau. Il y en a deux enfin qui, devant le tribunal, avaient juré n'avoir jamais appartenu à la milice et qui meurent en braillant « Heil Hitler ! ». Preuve que le tribunal révolutionnaire a bien jugé. »

Dominique Pado, prix Albert-Londres 1947, parle déjà de la Pologne exsangue, sous la botte stalinienne. La guerre est terminée, mais les luttes d'émancipation ont

---

commencé dans les empires coloniaux. André Blanchet qui deviendra plus tard présentateur du journal télévisé raconte, pour les lecteurs du « Monde », la première guerre du Vietnam et la journée historique du 18 mars 1946 qui se solde par une poignée de main entre Leclerc et Ho Chi Minh : « Vive la France et le Vietnam dans l'Union française ! », lance Leclerc d'une voix forte, tandis que Ho Chi Minh, son regard brillant attaché sur le général, se borne à ces paroles : « Vive la France, vive le Vietnam ! »

## **LE COURONNEMENT D'UNE CARRIÈRE**

1951 : la guerre de Corée. Henri de Turenne, futur réalisateur en renom de la télévision française, la suit pour l'agence France Presse. 1952: Georges Menant, pour « le Dauphiné libéré » assiste aux premiers craquements de l'Égypte, six mois avant l'arrivée de Nasser. 1953 : Maurice Chanteloup de l'AFP sort de trois ans de détention dans les prisons nord-coréennes et obtient le prix Albert-Londres. 1955 : Jean Lartéguy raconte dans « Paris-Presse-l'Intransigeant » le départ des derniers Français de Hanoi.

1956 : René Mauriès, de « La Dépêche », parcourt le Rif marocain en effervescence pour ne pas dire en guerre, à quelques mois de l'indépendance. René Puisseuseau, prix Albert-Londres 1957, sera tué au Cambodge en 1971.

La liste est longue, de faits d'armes et de plume : Max Olivier-Lacamp, pour «Le Figaro» voit naître la République centrafricaine, futur empire de Bokassa, Jean-Marc Théoleyre, du «Monde», suit le procès Marie Besnard. La Chine, le Congo, Cuba, l'Angola, l'Amérique latine, le Vietnam, Israël, le Biafra alimentent les chroniques quotidiennes et les reportages au long cours.

---

Victor Franco, Yves Courrière, l'historien de la guerre d'Algérie, Jean Bertolino, Philippe Nourry inscrivent leur nom sur les tablettes du prix Albert-Londres qui reste le couronnement d'une carrière et un passeport pour d'autres conquêtes professionnelles. Un certain Armand Gatti, celui qui deviendra écrivain, dramaturge et vidéaste, publie en 1954 un grand reportage sur le cirque: « Envoyé spécial dans la cage aux fauves ».

La plupart des auteurs sont des reporters au masculin. Des femmes pourtant figurent au palmarès : Christine Clerc par exemple en 1982 et bien avant elle, en 1950, Alix d'Unienville qui fut hôtesse de l'air avant de décrire pour les lecteurs de « L'Aurore » les grandeurs et les servitudes de ce métier nouveau dans le transport aérien.

Sur le vol Ajaccio-Marseille, elle se heurte à des passagers à qui « on ne la fait pas »: « Les Corses, ces individualistes au sang chaud, n'admettent pas qu'il leur soit imposé de boucler leur ceinture avant le décollage. Quand je leur demande de bien vouloir se conformer au règlement, la plupart rient gentiment... Seul, un tout jeune garçon ne fait pas de réflexion quand je lui demande de bien vouloir attacher sa ceinture.

Seulement il rougit violemment en saisissant la ceinture de son pantalon pour la resserrer énergiquement de deux crans. »

«Le Figaro», «Le Monde», « Paris-Match », l'AFP, « France-Soir », c'est bien entendu la presse parisienne qui se taille la part du lion. La presse de province, avec des moyens bien différents, a parfois relevé le gant avec succès.

---

Sans chauvinisme déplacé, il faut dire que « Sud Ouest » est le seul journal régional à compter dans sa rédaction trois prix Albert-Londres.

Jean-Claude Guillebaud, avant d'être grand-reporter au « Monde », puis directeur de collection au Seuil, producteur de télévision et éditeur, a travaillé à «Sud Ouest» pendant huit ans. C'est sous les couleurs de notre journal qu'il obtint en 1972 le prix Albert-Londres avec ses carnets de route au Bengale que nous publions dans cet ouvrage. « Les carnets qu'on ramène d'un reportage, écrivait-il alors, mélangent toujours les chiffres et les sentiments. On a lu hâtivement des kilos de livres avant d'ouvrir les yeux et les oreilles. Il en résulte une addition de paragraphes qui font alterner le produit national brut, la colère d'un ciel et la profondeur d'un regard cueilli dans la rue. Le journalisme est un coup de filet dont la maille serait un peu trop large pour les nuances et cependant assez fine pour ramener quelques richesses... La modestie de notre métier livré au hasard des escales, des hôtels et des rendez-vous justifie plus de subjectivité et probablement l'emploi de la première personne. »

## **LA MORT DE FRANCO**

Pierre Veilletet, rédacteur en chef de « Sud Ouest Dimanche », a été couronné en 1976 pour ses reportages sur l'Espagne. En octobre et novembre 1975, chaque jour, il téléphonait à « Sud Ouest » ses papiers relatant l'interminable agonie de Franco. Madrid, 20 novembre : « Il est 4 h 25, de ce que les Espagnols appellent la madrugada. C'est le moment où la nuit commence à pâlir. C'est l'heure indécise et clandestine que Franco avait lui-même choisie pour certaines exécutions capitales.

---

De la famille du Caudillo, seule sa fille unique, Carmen de Villaverde, se trouve alors à l'hôpital de La Paz. Elle somnole dans une petite chambre, proche de celle qui abrite son père depuis plus de quinze jours. Son mari, le chirurgien Cristobal Martinez Bordiu, veille en compagnie de trente-cinq autres médecins et chirurgiens. A 4 h 25 donc - peut-être plus tôt, peut-être plus tard, on n'a pas fini d'ergoter sur ce point de détail -, les deux seuls organes qui résistaient encore, le cœur et le cerveau, cèdent... »

Mieux que le cinéma, la télévision ou le roman de gare qui entretiennent toute une mythologie autour des grands reporters, leurs textes rassemblés suggèrent des portraits plus authentiques. Henri Amouroux, ancien président du jury Albert-Londres, les connaît bien. Il parle d'eux en disant qu'ils ont eu des vies pas comme les autres. Et il ajoute : « C'est ce qui en fait aujourd'hui des hommes heureux ».

*Pierre-Marie Cortella, le 15 novembre 1986*

## **Albert Londres, un prix en quête de vérité**

---

**« C'est la seule gerbe que nous avons voulu jeter à la mer en mémoire de celui qui n'a pas eu de tombe ».**

**Florise Martinet-Londres**

Un an après la disparition tragique de son père, en pleine mer, Florise Martinet-Londres décide avec des amis et confrères paternels, de lui rendre hommage en créant un prix qui couronnera chaque année à la date anniversaire de sa mort, le meilleur « Grand Reportage de la presse écrite ». En 1985, à l'initiative d'Henri de Turenne et avec l'évolution des media, un prix spécial audiovisuel a été créé. Cette récompense existe pour perpétuer son souvenir et poursuivre la mission qu'il s'était donnée de quête de vérité, de défense des opprimés et des exclus, de dénonciation des injustices. Il était le témoin d'un monde qui souffre.

Depuis 1933, chaque année le prix Albert-Londres, que l'on appelle communément le « Goncourt » du journalisme est décerné à des journalistes pour leur travail d'investigation et de terrain. Cette récompense ne dépend d'aucun mécène, d'aucune entreprise de presse, d'aucune maison d'édition. En 2014, le vœu des fondateurs est pleinement exaucé : « Le nom d'Albert-Londres est demeuré aussi vivant que s'il était encore parmi nous. » Henri Amouroux, ancien journaliste de « Sud Ouest », de l'Institut, présida le jury pendant vingt et un ans jusqu'en 2006, il avait succédé à l'illustre, Joseph Kessel, de l'Académie Française, qui en était le président d'honneur.

Trois confrères du journal « Sud Ouest » ont eu l'honneur et le privilège de se voir décerner le prestigieux prix, il s'agit de Jean-Claude Guillebaud (en 1972), de Pierre Veilletet (en 1976) et d'Yves Harté (en 1990), leur nom figure au sein de la très illustre liste des lauréats.

### **Les lauréats du prix Albert-Londres depuis 1933**

- **1933** : Emile Condroyer
- **1934** : Stéphane Faugier
- **1935** : Claude Blanchard
- **1936** : Jean Botrot
- **1937** : Max Massot
- **1938** : Jean-Gérard Fleury
- **1939** : Jacques Zimmermann
- **1946** : Marcel Picard («J'étais un correspondant de guerre» - Ed. Janicot)
- **1947** : André Blanchet («Débarquement à Haïphong» - Ed. Dorian)
- **1947** : Dominique Pado («Russie de Staline» - Ed. Elvézir)
- **1948** : Pierre Voisin («Le Figaro»)
- **1949** : Serge Bromberger («Le Figaro»)
- **1950** : Alix d'Unienville («En vol» - Ed. Albin Michel)
- **1951** : Henri de Turenne («Le Figaro»)
- **1952** : Georges Menant («Le Dauphiné libéré»)
- **1953** : Maurice Chanteloup («Le Figaro»)
- **1954** : Armand Gatti («Envoyé spécial dans la cage aux fauves» - Ed. du Seuil)
- **1955** : Jean Lartéguy (Paris Presse)

- **1956** : René Mauriès («La Dépêche du midi»)
- **1957** : René Puisseuseau («France Soir»)
- **1958** : Max Olivier-Lacamp («Le Figaro»)
- **1959** : Jean-Marc Théoleyre («Le Monde»)
- **1960** : Jacques Jacquet-Francillon («Le Figaro»)
- **1961** : Marcel Niedergang («Tempête sur le Congo» - Ed. Plon)
- **1962** : Max Clos («Le Figaro»)
- **1963** : Victor Franco («Cuba, La Révolution sensuelle» - Grasset)
- **1964** : José Hanu («Quand le vent souffle en Angola» - Ed. Brepols)
- **1965** : Michel Croce-Spinelli (Sagipress)
- **1966** : Yves Courrière («Nice Matin»)
- **1967** : Jean Bertolino («La Croix»)
- **1968** : Yves Cuau («Israël attaque» - Ed Robert Laffont)
- **1969** : Yves-Guy Bergès («France Soir», «La Croix», «Paris Match»)
- **1971** : Jean-François Delassus («Le Japon : monstre ou modèle» - Hachette)
- **1972** : Jean-Claude Guillebaud («Sud Ouest»)
- **1972** : Pierre Bois («Le Figaro»)
- **1973** : Jean-Claude Pomonti («Le Monde»)
- **1974** : François Missen («Le Provençal»)
- **1975** : Thierry Desjardins («Le Figaro»)
- **1976** : Pierre Veilletet («Sud Ouest»)
- **1977** : François Debré («Cambodge, la révolution de la forêt» - d.Flammarion)
- **1978** : Christian Hoche («L'Express»)

- **1979** : Hervé Chabalier (Le Matin de Paris)
- **1980** : Marc Kravetz («Libération»)
- **1981** : Bernard Guetta («Le Monde»)
- **1982** : Christine Clerc («Le bonheur d'être français» - Grasset)
- **1983** : Patrick Meney (AFP)
- **1984** : Jean-Michel Caradec'h («Paris Match»)
- **1985** : Alain Louyot («Le Point»)
- **1986** : François Hauter («Le Figaro»)
- **1987** : Jean-Paul Mari («Le Nouvel Observateur»)
- **1988** : Sorj Chalandon («Libération»)
- **1988** : Samy Ketz (AFP)
- **1989** : Jean Rolin («La ligne de fron» - Ed Quai Voltaire)
- **1990** : Yves Harté («Sud Ouest»)
- **1991** : Patrick de Saint-Exupéry («Le Figaro»)
- **1992** : Olivier Wéber («Le Point»)
- **1993** : Philippe Broussard («Le Monde»)
- **1994** : Dominique le Guilledoux («Le Monde»)
- **1995** : Jean Raffaelli, Boris Bachorz, Marielle Eudes, Paola Messana, Catherine Triomphe, Stéphane Orjollet, Sebastian Smith, Bertrand Rosenthal et Isabelle Astigarraga (Bureau AFP Moscou)
- **1996** : Annick Cojean («Le Monde»)
- **1997** : Caroline Puel («Libération», «Le Point»)
- **1998** : Luc Le Vaillant («Libération»)
- **1999** : Michel Moutot (AFP)
- **2000** : Anne Nivat («Ouest-France», «Libération», «Chienne de guerre», Ed. Fayard)

- **2001** : Serge Michel (correspondant du «Point», du «Figaro», du «Temps» (Genève) à Téhéran)
- **2002** : Adrien Jaulmes («Le Figaro»)
- **2003** : Marion Van Renterghem («Le Monde»)
- **2004** : Christophe Ayad («Libération»)
- **2005** : Natalie Nougayrède («Le Monde»)
- **2006** : Delphine Minoui («Le Figaro»)
- **2007** : Luc Bronner («Le Monde»)
- **2008** : Benjamin Barthe («Le Monde», «L'Express»)
- **2009** : Sophie Bouillon (Revue XXI)
- **2010** : Delphine Saubaber («L'Express»)
- **2011** : Emmanuel Duparcq (Agence France Presse)
- **2012** : Alfred de Montesquiou («Paris Match»)
- **2013** : Doan Bui («Le Nouvel Observateur»).

## Albert Londres, reporter engagé

---

*« Je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de cœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses. Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie. »*

Albert Londres naît le 1<sup>er</sup> novembre 1884 à Vichy, son père Jean-Marie Londres est un chaudronnier d'origine gasconne, et sa mère, Florimonde Baratier, est issue d'une famille bourbonnaise. Il rejoint Paris en 1903, après le lycée, où il écrit et publie, en 1904, à 20 ans, son premier recueil de poésie.

Il se tourne très vite vers le métier de journaliste en collaborant tout d'abord aux journaux de sa région natale puis en devenant le correspondant parisien du «Salut Public», journal lyonnais. Il exerce ensuite sa plume pour le journal «Le Matin» en qualité de journaliste parlementaire en arpentant les couloirs du Palais-Bourbon. Sa carrière prend une tout autre tournure avec la Première Guerre mondiale, il est d'abord correspondant militaire pour le journal du ministère de la Guerre puis correspondant de guerre. Sa témérité paye, il se trouve sur place lors des bombardements et de l'incendie de la cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914. Il se fait un nom.

Très vite l'envie de voyager et de témoigner le saisissent, le journal «Le Matin» ne souhaite pas le laisser partir, il se tourne alors vers «Le Petit Journal» et débute sa carrière de reporter à l'étranger. Dès lors, il ne s'arrêtera plus de sillonner le

---

monde, de raconter et de s'engager. En 1915, il rend compte des combats dans le sud-est de l'Europe (Serbie, Grèce, Turquie, Albanie), il est au plus près de la guerre à l'étranger comme en France. Sa collaboration avec «Le Petit Journal» prend fin en 1919 sur ordre de Georges Clemenceau qui n'approuve pas ses reportages sur l'Italie et notamment celui dans lequel il remet en cause la politique du chef de l'Etat : « les Italiens sont très mécontents des conditions de paix concoctées par Clemenceau, Lloyd George et Wilson »...

Il veut être là où ça se passe, et en 1920, il se débrouille pour pénétrer en Russie Soviétique, il veut étudier le régime bolchevik naissant et ses chefs de file, Lénine et Trotsky. Il témoigne pour le journal illustré «Excelsior» des conditions de vie et des souffrances du peuple russe, il est profondément marqué par ce qu'il voit. Son engagement ne faiblit pas, et lorsqu'il se rend en Guyane, en 1923, pour visiter le bagne il est choqué par ce qu'il découvre, des conditions inhumaines de détention : « On me conduisit dans les locaux. D'abord je fis un pas en arrière. C'est la nouveauté du fait qui me suffoquait. Je n'avais encore jamais vu d'hommes en cage par cinquantaine. [...] Ils se préparaient pour leur nuit. Cela grouillait dans le local. De 5 heures du soir à 5 heures du matin, ils sont libres – dans leur cage » et l'injustice et la longueur des peines affligées : « Quand un homme est condamné de cinq à sept ans de travaux forcés, cette peine achevée, il doit rester un même nombre d'années en Guyane. S'il est condamné à plus de sept ans, c'est la résidence perpétuelle. Combien de jurés savent cela ? [...] Le bagne commence à la libération. Tant qu'ils sont en cours de peine, on les nourrit (mal), on les couche (mal), on les habille (mal). Brillant minimum quand on regarde la suite. Leurs cinq ou sept ans achevés, on les met à la porte du camp. »

---

Il poursuit ses investigations dans des domaines très différents mais à chaque fois il dénonce, l'impitoyable et intolérable exigence physique réclamée aux cyclistes du Tour de France, les mauvais traitements subis par les patients des asiles psychiatriques, la misère de femmes françaises envoyées en Argentine pour alimenter des trafics de prostitution. Il prend la défense des exclus et des opprimés, comme lorsqu'il s'engage dans une campagne en faveur de la réhabilitation du forçat évadé Eugène Dieudonné, injustement condamné à mort ou quand il se rend compte que d'innombrables travailleurs africains payent de leur vie dans la construction des voies ferrées ou l'exploitation forestière au Sénégal ou au Congo. Ses nombreux reportages ont souvent dérangé les pouvoirs en place, et ses dénonciations ont, pour certaines, été l'amorce du changement.

Ses fréquents voyages à l'étranger dans des zones sensibles, en guerre ou en mutation, lui ont fait endosser le rôle d'agent secret pour le compte du gouvernement français, il a notamment enquêté sur les éventuels assassinats de Trotski et Lénine. C'est pourquoi un doute plane sur les circonstances de sa mort, le 16 mai 1932 dans l'incendie du bateau, le «Georges Philippar» en Mer Rouge. Il semblerait qu'il ait découvert lors de son séjour en Chine des relations douteuses avec la Russie, sur fond d'armes et de drogue. Curieusement son reportage est parti en fumée dans la tragédie et le couple Lang-Willar auquel il s'était confié est mort dans un accident d'avion. Il avait 47 ans.

# **Jean-Claude Guillebaud**

Carnet de route au Bengale

# Jean-Claude Guillebaud

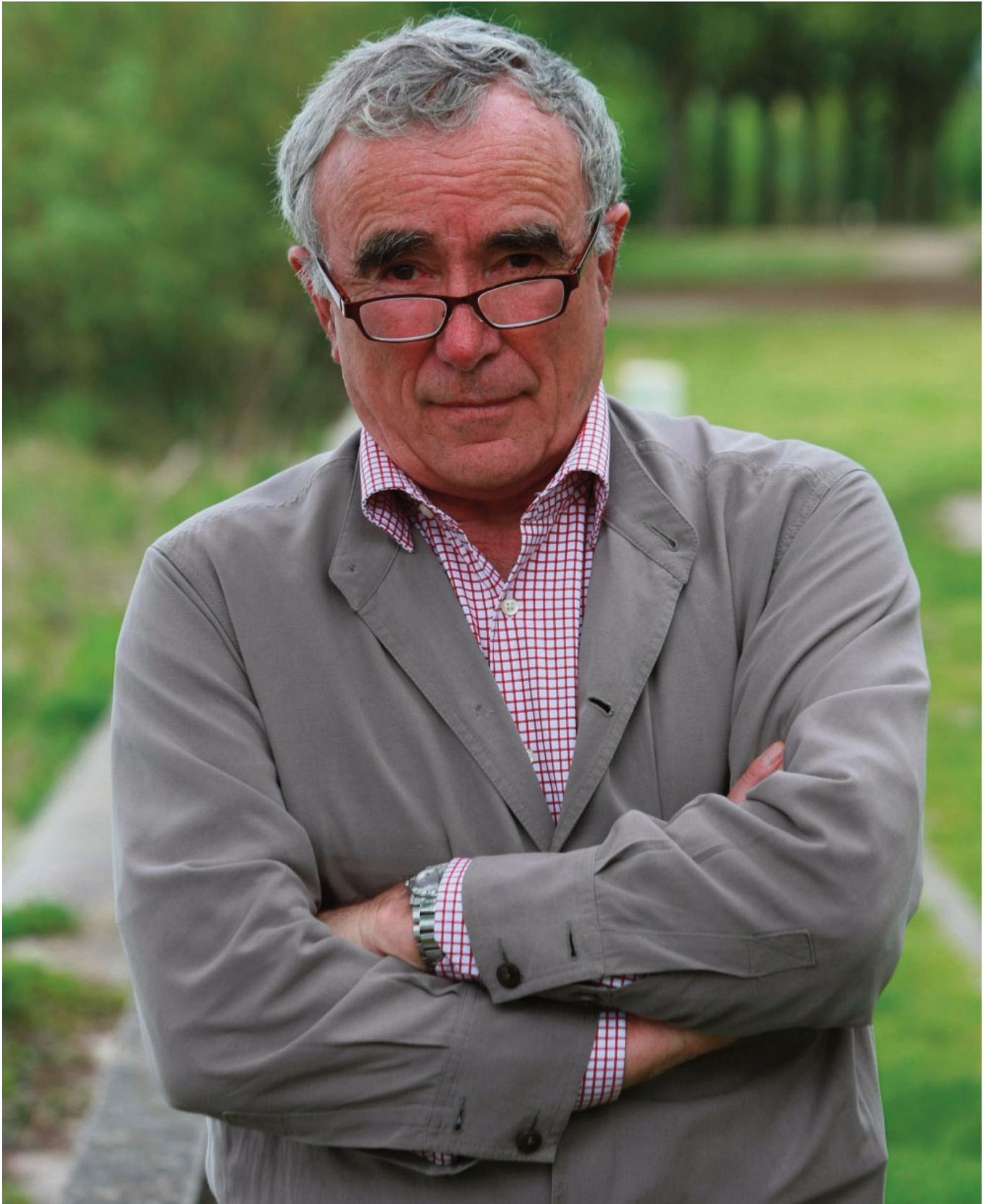
---

**«J'ai à la fois une passion pour le journalisme et une détestation  
pour son côté zapping»**

Né le 21 mai 1944 à Alger.

Journaliste à « Sud Ouest » de 1964 à 1973, Jean-Claude Guillebaud a obtenu le prix Albert-Londres en 1972. Il est ensuite devenu grand reporter puis chef adjoint du département Afrique-Asie-Proche-Orient du quotidien «Le Monde» qu'il a quitté pour créer en 1985, les Éditions Arléa.

Auteur de nombreux ouvrages, il est toujours chroniqueur hebdomadaire pour « Sud Ouest », et préside aussi Reporters sans frontières (RSF).



28 décembre 1971

---

## *Le « bonheur » des réfugiés*

**Je commence par la fin. L'odeur de skai neuf, d'eau de Cologne et de tabac blond retrouvée dans le Boeing d'Air France... Nous en rêvions depuis des jours. Vibrations câlines, cargaison de Japonais somnolents et jus d'orange ; notre avion, c'est déjà la France. Du propre, du calme, du net, une certaine mesure familière qui nous rend à nos habitudes. Il arrive de Tokyo et Bangkok, comme chaque jour, et nous montons harassés sur ce radeau ponctuel qui ignore les guerres. Vite, quitter Madras ! Une escale tropicale de six heures dans les salles poussiéreuses de l'aéroport, avec les douaniers tatillons et des monceaux de couvertures oubliées « pour les réfugiés du Bengale. Don de la République populaire de Chine ».**

Déjà la guerre est derrière nous. L'Inde aussi, ses odeurs... Jamais encore je n'avais éprouvé cette joie un peu lâche de quitter un pays, de mettre les pouces, de fuir. L'hôtesse nous offre pour trois dollars une paire d'écouteurs sous cellophane. Frida Boccara chante « Venise va mourir. » Il entre sûrement beaucoup d'égoïsme dans cette manière d'incliner le siège vers un engourdissement de nanti. Comme un grand appartement climatisé, comme une bulle, l'avion tangué déjà vers les étoiles. La France arrive à toute vitesse du fond des longitudes.

---

Il y aura de nouveau l'équilibre des saisons, les départementales de Charente et des problèmes lycéens dans les journaux. Le taxi d'Orly nous demandera si « cela bardait là-bas ». Il faudra se passionner pour le dernier débordement libertaire de Maurice Clavel, dont le journal retrouvé dans l'avion parle avec cérémonie. Quel repos ! Nous n'éprouvons aucune colère, aucune indignation : seulement une détresse confuse. Le sentiment de sonder un abîme. Comment ferons-nous pour parler encore de tout cela avec sérieux ?

Un mois a passé dans la guerre, la misère de Calcutta nous a déshabitués de cette coquetterie française qui fait prendre obstinément le boulevard Saint-Germain pour le monde entier...

Pas une seule fois, pourtant, en un mois, je n'ai vu le mot France imprimé dans un journal indien. Existe-t-elle encore ? Il nous semble rentrer plutôt vers une sorte de Suisse douillette et sans drame. Ses tragédies s'y mesurent en indices d'expansion et ses loisirs y sont boudeurs. Je reconnais même, dans l'odeur de l'avion et le bavardage des journaux, cette sollicitude hexagonale envers nous-même, qui a l'air rétrécie, étriquée, un peu ridicule. J'ai, dans mon sac, un gros paquet de télex transmis de Calcutta, Les « câbles de l'envoyé spécial », rédigés au jour le jour sur le papier à lettre de l'hôtel. Il y en a quinze. J'ai pourtant le sentiment de n'avoir rien dit d'essentiel, de n'avoir décrit, pour l'instant, que les mécaniques de la guerre et les détails fugitifs de l'actualité. D'avoir participé, malgré moi, à un spectacle dramatisé de quatorze jours qui, en France, introduisait, vers 20 heures, un suspense quotidien sur la première chaîne.

---

## Une dimension inconnue : le pullulement

Sur la route de Jessore, nous rentrions harassés, exaspérés par la foule déambulant dans l'obscurité, hypnotisés par nos montres et les délais de transmission. Les villages embrouillés du Bengale ont l'air posés au bord des routes, faits de planches, de paillotes et de boue séchée qui pourrait s'éparpiller au premier vent un peu fort. La foule, qui encoure la voiture, comme partout en Inde, est grave, sombre, inemployée. Par sa masse même, elle évoque une dimension inconnue chez nous : le pullulement.

Exemple : Je n'ai jamais vu cent mètres de route déserte entre Calcutta et la frontière du Bengale. Cent mètres vides, libres, clairs... Notre voiture, au contraire, a l'air de forcer perpétuellement une masse épaisse qui se reforme à l'arrière comme un sillage. Des jeunes filles sombres plongent avec leur sari dans les rivières. Elles s'y engloutissent jusqu'aux cheveux et sortent en soufflant, l'étoffe collée à la poitrine. Des milliers d'enfants sans jouets et sans sourires s'accrochent aux vitres des taxis, l'air grave. Mille et un petits métiers s'étalent sur les trottoirs : coiffeurs en plein air, garagistes, vendeurs de bananes, etc. Des cyclopousses sans clients et des autobus archicomblés naviguent au milieu de cet entassement comme des navires. Il monte de tout cela un murmure permanent, un piétinement ininterrompu. Chaque mètre carré est un luxe...

Plusieurs villages ou petites villes jalonnent cet itinéraire que nous ferons cent fois : Barasat, Bangaon,, Jaguli, Petrapole... Ils traînent à leurs extrémités comme une queue de comète faite de cahutes et de camps de réfugiés qui finissent par se

---

rejoindre en agglomération continue. Cette route, en effet, est le principal cordon ombilical qui liait le Bengale meurtri au refuge de l'Inde. C'est donc ici que, depuis le mois de mars et même bien avant, ont déferlé les principaux exodes. Dans chaque village, les réfugiés ont formé des couches successives dont les plus anciennes sont déjà fondues au reste de la population.

On nous invitait précisément à décrire la misère des réfugiés. A la fin du mois de novembre, avant que la guerre n'éclatât, les réfugiés étaient encore le sujet n.1 des reportages.

En Europe, les journaux débordaient d'apitoiements généreux et d'images dramatiques, « Dix millions de réfugiés mouraient de faim autour de Calcutta. » Ce fut notre première colère. Car, non, décidément, ce n'était pas cela !

Comme au Biafra, comme au Vietnam, comme dans chaque emballement de la conscience mondiale, cette fureur de charité tardive finissait par mentir et faire mentir les chiffres.

### **Des enfants qui sourient...**

J'ai visité plusieurs camps de réfugiés. Celui de Salt-Lake, près de Calcutta, le camp modèle aux 220 000 habitants, où l'on amène ordinairement les journalistes. Salt-Lake, avec ses huit hôpitaux, ses écoles et son centre de recrutement pour volontaires bengalis. Or, à Salt-Lake, et nulle part ailleurs, j'ai vu des enfants sourire et pas un seul adulte mendier.

---

Nous parlions souvent avec Alain Cances ( ?!) et son caméraman, Jacques Aubertin. Il sait, mieux qu'un autre à quel point l'image d'un enfant cueilli dans la foule peut mentir, « Qu'est-ce qu'on va penser en France quand nous dirons que nous montrerons que les réfugiés sont privilégiés ? »

Privilégiés ? Un pauvre mot à Calcutta.

Par souci des comparaisons, je suis parti seul, un jour, vers le camp plus lointain de Kalyani, dans une voiture de location. Huit villages de réfugiés regroupés sur une ancienne ferme modèle à 68 kilomètres au nord de Calcutta. Un alignement de tentes gris clair entre lesquelles on a construit des blocs sanitaires de briques rouges. Ce camp, comme les autres, est très efficacement géré par la Croix-Rouge indienne.

« Chaque personne a 200 grammes de riz par jour et 10 grammes de farine », déclare le directeur du centre. « On leur donne aussi 30 païses (18 centimes) d'argent de poche par jour. »

Chiffre dérisoire ou considérable. Je ne sais plus.

### **Une enceinte de misère**

Des gosses hilares se bousculent pour la photo. Des adolescents me font un briefing politique et parlent « d'aller lutter chez eux pour reprendre possession de leur pays libéré ». Le sol entre les tentes, qui, hier, encore était un cloaque, sèche peu à peu. Un marché bruyant s'est installé dans l'allée principale. Je suis plus à l'aise que dans Calcutta...

---

Sans doute l'effort consenti par l'Inde pour les réfugiés est-il considérable. Une taxe spéciale de 5 % a été imposée sur toutes sortes d'articles de « luxe » (timbres, places de cinéma, consommations, journaux, etc.) et les Indiens acceptent de bonne grâce cette charge. Moyennant cela, les dix millions de réfugiés, soigneusement isolés dans leurs camps, mangent souvent plus à leur faim que le reste des habitants de Calcutta. A court terme du moins, le problème alimentaire est réglé dans les camps.

Bien sûr, pour un Européen descendant de l'avion, Kalyani brutalement découvert restera toujours une enceinte de misère. Mais aura-t-il toujours pris la peine de regarder ailleurs. A la porte de son hôtel, par exemple ? Que veut dire la misère à Calcutta...

« Nous sommes devant un problème absurde, disait Corradi, du « Corriere délia Serra ». Ou bien nous écrivons ce que nous pensons des réfugiés et nous aurons l'air d'encourager l'égoïsme. Ou bien nous tombons dans ces descriptions complaisantes, terrifiantes et mensongères. »

Je sais en tout cas que l'apitoiement généreux est souvent la manière la plus commode de ne pas regarder les réalités en face.

*(A suivre)*

29 décembre 1971

---

# *La guerre du Grand Hôtel*

**Le Grand Hôtel, à Calcutta, est un château fort rectangulaire fermé sur une piscine bleue et trois palmiers. Le tout est planté sur la ville, éclaboussé par la foule des mendiants que tiennent en respect des portiers chamarrés ressemblant à des gardes du corps. Sur le trottoir du Grand Hôtel, une confrérie de gosses et de lépreux se dispute le privilège de tenir la porte des taxis.**

Au restaurant du Grand Hôtel, la tenue de soirée est exigée pour les dîners qui ont lieu aux chandelles. Une brigade de serveurs en jaquette glisse sur des moquettes et la flamme des bougies allume des reflets dans la soie des saris.

Sur l'estrade, un orchestre de jazz en grand appareil malmène chaque soir le répertoire de Sinatra. L'Inde s'arrête à la porte...

Pendant trois semaines, 250 journalistes du monde entier ont fait du Grand Hôtel la plus singulière des salles de rédaction; du bar, une bourse permanente où s'échangeaient les tuyaux plus ou moins bons; du tableau de clés, une obsession de toutes les minutes. Chaque clé accrochée au tableau, c'est, en effet, un confrère sur un « coup » obscur...

---

Toutes les capitales ont leur grand hôtel. Le Continental à Saigon, le Constellation à Vientiane, l'Oriental à Bangkok, l'Europeïsky à Varsovie...

C'est dans ces lieux solennels et toujours un peu ridicules que s'élabore de la manière la plus hasardeuse et la plus fiévreuse qui soit cette chose extravagante : toute l'information du monde.

Une matière fluide qui fera, au bout de la chaîne, de graves commentaires politiques et les analyses irréprochables qu'on échafauda dans la tiédeur du desk (salle de rédaction).

A Calcutta, toute la guerre est passée par le Grand Hôtel. Il n'est pas inutile de raconter comment.

### **Des journalistes providentiels ou intolérables**

Il y avait deux stratégies possibles et, le plus souvent, simultanées. L'officielle et l'autre. La première s'organisait au cinquième étage d'un immeuble voisin, dans les locaux des services de presse de l'armée indienne. Quatre pièces modestes, une grande carte d'état-major et un colonel abasourdi.

Très rapidement, en effet, la petite troupe des premiers jours s'était transformée en une meute internationale, peu respectueuse des hiérarchies et pressée de voir le front.

« Colonel, qu'est-ce qui se passe à Jessore ? »

---

L'Inde, on le sait, n'était pas très assurée de son bon droit. Aussi, tandis qu'en face nos confrères travaillaient au milieu des sourires et des empressements pakistanais, nous étions moins gâtés. Les journalistes sont providentiels ou intolérables. C'est affaire de diplomatie.

Deux fois par semaine, un « trip » (voyage) était mis sur pied par notre colonel après beaucoup de mystères, de cachotteries et d'incorruptibilités.

Il fallait s'inscrire la veille sur une liste photocopiée et commander son pique-nique à la réception; il fallait, en outre, réclamer à New Delhi un permis numéroté autorisant à pénétrer dans les zones interdites « dans le but de visiter les camps de réfugiés ». Une fiction ridicule qui durera toute la guerre et fera perdre cinq ou six jours à pas mal d'entre nous.

Les départs avaient donc lieu vers l'aube, quand la lumière grise du jour chasse les mendiants de Nehru Road. Nous n'étions pas insensibles au pittoresque de la situation. Trois autobus réquisitionnés garés devant le Grand Hôtel; 80 journalistes du monde entier, leur petit carton de sandwiches à la main et notre colonel-cheftaine en tenue de campagne. Il faisait frais. On nous emmena de la sorte vers plusieurs unités modèles où le thé était toujours servi. On nous montra des tanks « pris aux Pakistanais », et des batteries d'artillerie puissantes et pacifiques. Nous eûmes des briefings sur le terrain et des conseils de prudence.

« Attention, ils peuvent tirer d'un moment à l'autre...»

On nous arrêta même dans plusieurs villages indiens « pour prendre des photos ou

---

quelques mètres de film, messieurs ». Les retours étaient maussades, interminables, épuisants.

Nous savions parfaitement que les « trips » du colonel étaient des pièges, que les choses sérieuses se passaient ailleurs et sans nous. Ballottés au fond d'un autobus indien pendant des heures, on a tout le temps de méditer sur ce « papier ironique qu'on ne peut tout de même pas écrire tous les soirs ». Pitoyables expéditions !

« Newsweek » en battle-dress s'endormait sur l'épaule de la télévision japonaise; le « Corriere délia Serra » dégustait tristement son dernier sandwich tandis que « Time-Life Magazine » nettoyait pour la dixième fois ses objectifs... Ainsi furent les premiers jours.

Vus avec du recul, il me semble que les commentaires parisiens ou new-yorkais de l'époque s'en ressentent. On s'y interroge gravement sur « le degré d'intervention de l'armée indienne au Bengale ».

La nuit tombe à 17 heures à Calcutta. Nous touchions au bar du Grand Hôtel, reins brisés, barbe dure et carnet de notes assez vide. Il y a toujours, dans ces moments-là, un larbin glacial pour vous demander d'aller mettre une cravate ou un confrère rasé de frais pour vous annoncer, comme une vérité notoire, que Dacca est tombée.

### **Des commandos à trois**

Il y avait alors le whisky de 20 heures. Capital le whisky de 20 heures ! La géographie du bar, l'ordonnancement des groupes et des tables y sont fluctuants,

---

subtils. A eux seuls, c'est une indication permanente, une sorte de dépêche rébus pour qui sait la lire. Qu'il manque deux personnes dans l'équipe de la C.B.S., que « Le Monde » fasse bande à part ou qu'il y ait un peu trop de sourires du côté U.P.I., et cela veut dire très exactement qu'un « coup » est dans l'air. Un coup raté...

Il y avait, en effet, des « trips » non officiels. Sans chauvinisme, je dois dire que les Français ne furent pas les derniers à s'en apercevoir. La première chose à faire était de trouver un « bon » taxi. Parmi la soixantaine de chauffeurs indiens butinant comme des mouches autour du Grand Hôtel, seule une petite minorité de grands seigneurs acceptaient, contre une fortune, d'aller « plus loin que le bruit des premiers canons ». Plus loin, c'est-à-dire sur le front de Jessore, Khustia ou Khuina.

200 kilomètres de routes indiennes, dix heures de voyage, quinze barrages militaires et la perspective presque certaine d'être arrêté tout près du but par un sous-officier plein de zèle... Mais enfin, ils y allaient...

Nous avons ainsi répandu sur le Bengale en guerre un certain nombre de ces petites équipes clandestines de trois journalistes, « le nombre de places dans un taxi », fureteuses, tâtonnantes, indiscrètes.

A la réflexion, je pense que, pendant quelques jours, elles ont représenté les seules antennes fragiles de ce gros « machin » qui s'appelle l'opinion publique mondiale. C'est un beau sujet de méditation.

---

Les routes dévastées, les ponts coupés et les villages en désordre arrêtaient le plus souvent nos taxis au bout d'une centaine de kilomètres. Il fallait donc continuer par des moyens de fortune, bicyclette, cyclopousse, pirogue, etc.

« Jamais notre métier n'a autant ressemblé à Tintin et Milou », disait Bernard Ullman.

Je crois surtout que toutes ces folles péripéties durent nous préserver du dégoût ou de l'épouvante; grâce à elles, nous n'avons jamais eu beaucoup le temps d'avoir des émotions personnelles.

« A quoi ressemble la guerre, là-bas ? », m'a demandé un soir le serveur du Grand Hôtel.

— A rien ! »

La route sur laquelle on roule devient plus déserte, les cendres plus chaudes, le bruit des canons plus fort. Sur les bas-côtés, les soldats en colonne paraissent plus attentifs ou plus anxieux. Une impression de désordre, de remue-ménage, d'ennui... Après des heures folles de Tintin et Milou, et alors même qu'on ne s'y attend plus, on bute sur un cadavre.

Alors, au whisky de 20 heures, quand tout le monde demande à tout le monde : « Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ? », on peut simplement répondre : « J'ai vu mourir. »

*(A suivre)*

30 décembre 1971

---

## *Le quartier des bombes*

**C'est presque la Casbah d'Alger. Le quartier de Telipara-Lane à Calcutta est un entrelacs de ruelles étroites, sans trottoir, au-dessus desquelles les façades semblent se rejoindre. Des enfants s'y poursuivent en criant, des porches humides s'entrouvrent sur des cours intérieures encerclées par des cabanes de tôle. Sitôt quitté le tumulte de Shyam-pukur Street, on plonge dans ce labyrinthe secret où le visiteur occasionnel est longuement dévisagé. Des centaines d'affiches politiques, rageusement lacérées, s'y disputent le moindre mètre de mur...**

Au bout d'une de ces ruelles, habitent trois jésuites belges, les pères Fallon, Falisse et Destienne. Sur leur bicoque misérable, ils ont cloué un écriteau : « Santi Sadan », ce qui signifie, en hindou : la maison de la paix.

Prière ironique pour ce quartier brûlant.

« Surtout, n'y allez pas seul, m'a dit le consul de France. C'est un des endroits les plus dangereux de Calcutta. »

En effet, une ruelle un peu plus large que les autres partage le quartier en deux « zones » farouchement hostiles. A droite, c'est un fief « naxalite ».

---

Les extrémistes pro-chinois naxalites, issus d'une scission du C.P.M., (Parti communiste marxiste) en avril 1969, entendent créer des foyers révolutionnaires en faisant un usage systématique de la violence et en refusant la légalité. Organisés en petites unités de guérilla, ils choisissent leurs « cibles » parmi les gros propriétaires, les prêteurs à gages ou les hommes de main. Responsables de nombreux troubles à Calcutta et dans onze des dix-sept états indiens, ils ont été féroce­ment réprimés, emprisonnés, exécutés...

A gauche de la rue, au contraire, le fief est aux mains des marxistes du C.P.M., pro-chinois eux aussi mais qui condamnent l'usage immédiat de la violence.

La rivalité sanglante entre marxistes et naxalites règle à coups de bombes et de poignard la vie du quartier de Telipara Lane qui abrite des familles de petits fonctionnaires au budget de cent roupies (60 francs) par mois.

### **Gandhi le révisionniste**

Dans cette fournaise, le premier étage de Santi Sadan est stupéfiant. Trois pièces encombrées de livres, de journaux, de manuscrits, avec, dans un coin, un kam-pura et un harmonium. Ce jeune Jésuite mince et fragile y poursuit des travaux sur la musique indienne ou la syntaxe bengali, tout en vous parlant d'une voix très douce de « son » quartier.

« En fait, dit-il, la seule différence entre naxalites et marxistes, c'est que les premiers disent : la révolution aujourd'hui, et les autres : la révolution demain. Ils ont très peur les uns des autres, se surveillent constamment. Quant à nous, on ne

---

sait pas très bien si nous risquons notre vie. Il y a deux théories possibles. Ou bien les naxalites ne tuent que des personnes marquées politiquement ou socialement. Dans ce cas, nous ne risquons rien. Ou bien ils tuent tantôt à droite, tantôt à gauche, en choisissant des meurtres « exemplaires ». Ils pourraient alors choisir un jour de tuer un Européen... »

Le père m'accompagne dans les ruelles du quartier. A notre passage, les conversations s'arrêtent, les jeux sont suspendus. Trois ou quatre fois, nous sommes interpellés par des jeunes gens qui s'adressent au père en bengali.

« Ils me demandent d'où vous venez, qui vous êtes, si vous reviendrez dans le quartier. En fait, je pense qu'ils sont déjà parfaitement renseignés. Ils soupçonnent les Européens d'être des agents de la CIA.»

Malgré la violence et les meurtres, je devine dans les paroles du père une sympathie à peine dissimulée pour les naxalites. Ce mouvement, dont tous les leaders sont aujourd'hui en prison, a pu représenter, il est vrai, un souffle, un espoir, une vigueur nouvelle dans le marais de Calcutta.

Ces jeunes gens idéalistes, des meilleurs collègues de la ville, révoltés par les atermoiements du Parti communiste, ont quelquefois lancé des « actions » directes très populaires.

Exemples. Avertissements très efficaces aux professeurs nonchalants qui arrivaient en retard à leur cours; campagne contre le marché noir des places de cinéma, remise en ordre de l'industrie des taxis, assassinats « sélectifs » des plus sinistres

---

usuriers, des indicateurs de police ou des exploiters notoires. Les naxalites envoient aussi régulièrement des lettres de menaces aux médecins du quartier : « Si vous prenez plus de 32 roupies réglementaires pour une consultation, vous serez assassiné. »

Ils menacent de mort les maris et femmes qui travaillent tous les deux, « privant d'emploi un chômeur ». Ils ont quelquefois brillé symboliquement des ouvrages et des manuscrits de Gandhi, « cette cristallisation du révisionnisme ».

« Depuis deux mois, le quartier est tout de même beaucoup plus calme, poursuit le père. Les gens ont fini par réagir contre ces désordres et cette insécurité. Ils ont encouragé la répression. Aujourd'hui, les jeunes militants du Nouveau Congrès (le parti de M<sup>me</sup> Gandhi) ont repris les choses en main en faisant quelquefois alliance avec les marxistes contre les naxalites. »

## **On enterre les fusils**

Dans toute l'Inde, cette répression sanglante a décapité le Parti naxalite. La tête des principaux dirigeants avait été mise à prix. Soixante-dix d'entre eux ont été tués pendant la guérilla de Srikakulam. Entre le 1<sup>er</sup> mars et le 15 août 1970, douze chefs naxalites ont été abattus par la police au Pendjab. A Calcutta, au moment de mon arrivée, en novembre, sept naxalites ont été abattus dans la prison centrale et plusieurs dizaines d'autres grièvement blessés.

M<sup>me</sup> Gandhi, qui vient d'installer un gouvernement petit-bourgeois au Bangla Desh, ne tolérerait pas une radicalisation extrême du Bengale occidental qui a

---

toujours été l'État problème de l'Inde. La répression des naxalites, qui soulève des protestations assez molles du côté des libéraux, marque donc les limites exactes de son engagement vers la gauche.

Le père m'a fait monter sur la terrasse de Santi Sadan. Nous dominons un enchevêtrement grisâtre de toits de tôle qui sont parfois surmontés de grands perchoirs en bambou pour les pigeons ou les corbeaux. Ici, trente personnes vivent entassées dans la même baraque, là vingt-cinq vaches peuplent de ruminations un hangar empuanti. Les fumées de Calcutta montent des toits alentour comme une couronne de crasse. Avec une sorte de mélancolie, le père me parle longuement de ce Jeune naxalite qu'il a parfois protégé de la police.

« Son père et sa mère étaient communistes orthodoxes, c'est-à-dire petits-bourgeois. Lui me disait souvent : je suis communiste pro-chinois parce que c'est le sens de l'Histoire. On ne peut pas être autre chose. Il avait des raisonnements parfois simplistes. Ainsi, il m'a dit un jour : le mur de Berlin a été construit pour empêcher les impérialistes d'aller à l'Est... »

Le jeune ami du père Fallon se faisait envoyer des livres français traitant du marxisme. Il vient d'apprendre notre langue pour pouvoir les lire dans le texte. C'est toujours annotés et commentés qu'il les rend désormais au père.

Pendant plus d'une heure, j'ai donc écouté Louis Fallon faire le portrait de ce jeune intellectuel anonyme de Calcutta. La guerre indopakistanaise incendiait le Bengale. Le souvenir de ce garçon, anxieux, traqué par la police, crispé sur sa foi communiste, n'est pas près de s'effacer de mon esprit. Pour lui, en effet, l'attitude

---

de la Chine soutenant aujourd'hui le régime militariste du Pakistan représentait un déchirement dont personne n'a idée. Pour la première fois de son histoire, cette Chine à laquelle il croit encore, se comportait en grande puissance.

On a serré les dents à Telipara Lane.

« Les consignes actuelles de leur parti sont draconiennes, dit le père. Interdiction de se servir des armes à feu. On enterre les fusils et on se remet à attendre le grand soir... »

Quand, à la tombée de la nuit, le père me raccompagne dans les ruelles tristes de Telipara Lane, nous avons parlé pendant des heures du communisme, de l'hindouisme et de « la quête de l'éternel ». Le père, à la porte du taxi : « Vous savez, rien ne se fera sans révolution à Calcutta. Le seul problème c'est de savoir qui la fera. M<sup>me</sup> Gandhi en sera-t-elle capable ? »

*(A suivre)*

31 décembre 1971

---

## *La guerre des pygmées*

**Les carnets qu'on ramène d'un reportage mélangent toujours les chiffres et les sentiments. On a lu hâtivement des kilos de livres avant d'ouvrir les yeux et les oreilles. Il en résulte une addition de paragraphes qui font alterner le produit national brut, la colère d'un ciel et la profondeur d'un regard cueilli dans la rue. Le journalisme est un coup de filet dont la maille serait un peu trop large pour les nuances et cependant assez fines pour ramener quelques richesses.**

Tranches de vie pêchées au hasard, coupes verticales et instantanées dans le bonheur ou le malheur des autres, visages, couleurs, odeurs... Tout cela ne fera jamais une « connaissance » universitaire, une science exacte. Pour cette raison, je déconseille les exposés froids, remplis de statistiques et qui prétendent à l'universel. La modestie de notre métier livré au hasard des escales, des hôtels et des rendez-vous justifie plus de subjectivité et probablement l'emploi de la première personne.

En Inde plus qu'ailleurs.

Vous rentrez. On vous presse d'avoir une opinion sur la réforme agraire, la fin des maharajahs, les vaches sacrées, le contrôle des naissances, l'irrigation, le Parti du Congrès, l'avenir politique du Bengla Desh ou les états d'âme d'Indira Gandhi.

---

Cela fait beaucoup. Vous rétorquez que le continent indien représente tout de même 550 millions d'habitants, 17 États, 850 langues ou dialectes. Que sa population double tous les trente ans et que le « virage à gauche » de M<sup>me</sup> Gandhi introduit des bouleversements politiques assez considérables. Vous pourriez, à la rigueur, continuer cette litanie savante et bluffer un peu. On est toujours le spécialiste de quelqu'un.

Mais je n'y crois pas beaucoup. Nous avons tout juste trempé le bout du pied dans la millième partie du continent. C'était la guerre. Nous avons regardé quelques villes, écouté des gens, respiré des ciels rouges de Delhi, Calcutta ou Chandernagor. Ce n'est pas assez pour « connaître ». Tout juste suffisant pour « raconter ». On ne ramène guère que des sentiments d'un premier rendez-vous.

Tout bien pesé, une fois secoué et trié, le filet – carnet de notes indien - il me semble qu'il reste dans le fond deux sentiments assez précis pour mériter d'être partagés : un malaise et une colère.

### **Le détachement ou la charité**

On trouve le malaise dans la première rue venue. L'Inde, en effet, n'est pas un pays « aimable » qui viendrait au devant de vous, avec des grâces et des sourires, comme la Thaïlande ou le Laos. Dans la cohue de Calcutta, ce n'est finalement ni le grouillement, ni la misère qui impressionnent. Certains quartiers de Saïgon en montreraient tout autant et, après tout, les bidonvilles « pittoresques » de Bangkok ne sont guère plus enviables.

---

C'est plutôt la cruauté. Une sorte de raideur anxieuse, hostile, tendue, qui déconcentre tel visiteur occidental ou tel attaché d'ambassade condamné dit-il « à quatre ans de purgatoire en Inde ». Bangkok est une ville sucrée et fleurie, Saigon, courtisane magnifique, exhale un parfum délétère de sorcellerie. Vientiane est une sous-préfecture désuète, une Asie provinciale ingénue et languide. Pour comparer, Calcutta est une inconnue hostile et osseuse qui vous claque au nez la porte de votre hôtel-prison. A son image, l'Inde commence presque toujours par irriter.

Écoutez la plainte des résidents occidentaux. On ne demande pas souvent le renouvellement d'un séjour dans les consulats étrangers du pays.

Est-ce le surpeuplement ? Ce flot torrentueux de nourrissons qui sourdent du ventre des femmes bouscule les prévisions économiques, rompt toutes les digues, submerge le moindre progrès de l'agriculture et tire l'Inde vers le bas. Est-ce le pullulement et la promiscuité qui introduisent ce « chacun pour soi », cet égoïsme institutionnel qui ferme les visages dans Calcutta ? L'Inde n'est pas un pays où l'on partage. Il n'y a qu'une catégorie de mains tendues au Bengale : celles des mendiants.

Est-ce l'hindouïsme ? Cette religion rébus, incompréhensible pour le visiteur pressé et qui dresse une barrière devant l'intelligence. Plus secrète que sa caricature que croient trouver les hippies blafards de Katmandou et plus authentique que ce charlatanisme des Ashrans de Bénarès à usage des Américains paumés. On n'en découvre guère que l'odeur fade des autels de Kali où fument les sacrifices et l'obstination d'un chauffeur de taxi préférant jeûner pendant trois jours plutôt que de manger une nourriture « impure » en pays musulman.

---

L'hindouïsme organise avec la misère et l'égoïsme une étrange dialectique dont on ne sait plus très bien qui est la cause et qui est la conséquence. Je n'oublie pas la voix douce du père Fallon, qui étudie depuis trente ans cette religion énigmatique et tolérante : « je rêve de la rapprocher du christianisme, dit-il. Il me semble que ce qui nous sépare de l'hindouïsme, c'est le détachement. Le détachement hindouïte manque de charité mais, à l'inverse, notre charité chrétienne est volontiers possessive ».

Est-ce le système des castes ? Cette injustice organisée officiellement, abolie par la Constitution mais qui perpétue toujours aux Indes une hiérarchie rigide sur laquelle bute la moindre revendication égalitaire. Du système des castes coule comme un poison, ce mépris en cascade mille fois plus intraitable que ce qui peut rester de notre racisme occidental. A ce compartimentage immobile de la société, se surajoute d'ailleurs la couleur de la peau qui, en Inde, fixe votre sort. Souvenir de la conquête aryenne qui, jadis, a repoussé vers le sud-est, les peuples à la peau sombre en répandant obliquement sur l'Inde toute la gamme des couleurs. La plus méprisée restant toujours la plus noire.

Est-ce cette classe dirigeante occidentalisée, milliardaire et mondaine, qui flotte dédaigneusement sur le pays sans le toucher ? Comme New Delhi, capitale sans racine, songe britannique de carton-pâte.

Toutes ces raisons, en tous cas, font de l'Inde un pays difficile. C'est sans doute son principal attrait. Car j'ai rencontré aussi, dans les yeux de quelques Européens, une fascination profonde, un amour secret pour l'Inde, et même pour Calcutta qui a mis vingt ans à s'épanouir. Nous qui n'avions qu'un mois.

---

## Le pays le plus violent

Il reste à expliquer la colère. C'est l'autre versant du même sentiment. Vous redécouvrez au retour comme une défroque oubliée cette fausse image de l'Inde que vous portiez en vous avant de partir. Cet assemblage de clichés, de lieux communs et de cartes postales que l'on cultive en Europe contre toute logique. Une Inde de maharajahs, de chasse au tigre, de vaches sacrées et de non-violence qui témoignent simplement de notre incuriosité ou de notre paresse.

Car ces gentilles fadeurs mettent en rage tous vos interlocuteurs. Dans un avion qui virait sur Bénarès, mon voisin, un diplomate français en poste à Delhi depuis plusieurs années, m'a pris le bras. Nous survolions les étendues cultivées, une sorte de Beauce asiatique.

« Regardez ça , m'a-t-il dit. Dites dans votre journal que l'Inde n'est plus ce que l'on imagine à Carpentras. Parlez de la révolution verte, des progrès industriels, de la modernisation économique. Tâchez d'aider les gens à se défaire de leurs idées toutes faites. »

Tous les amis rencontrés ont répété la même chose. Tous m'ont dit d'insister sur le développement industriel, les progrès universitaires, toutes ces choses qui naissent, qui poussent et se bousculent.

Gérard Viratelle, à Calcutta : « La non-violence est un mythe ridicule, cultivé par les Occidentaux. Regarde autour de toi, l'Inde est le pays le plus violent et le plus cruel que je connaisse. Calcutta est la ville où l'on meurt le plus facilement. »

---

La colère qui vous prend discrètement au retour des Indes et vous donne envie de manier le paradoxe me paraît exemplaire. Nous sommes peut-être bien restés ces anciens colonisateurs très myopes qui n'arrivent pas à oublier les images fanées de leur manuel de géographie. L'Afrique des tam-tams, l'Inde de maharajahs et l'Asie des planteurs de café...

Je ne sais plus très bien au juste avec qui nous avons eu, au Bengale, cette intéressante conversation sur les Pygmées. Il s'agissait d'une constatation mélancolique. Vue de France ou d'Angleterre, cette guerre indo-pakistanaise qui concernait sept cents millions de personnes mettait aux prises deux armées ultra-modernes, a continué d'apparaître comme un lointain règlement de compte entre Pygmées. J'en veux pour preuve cette réflexion d'un Français de bonne foi, parlant sans le savoir des officiers d'élite de l'armée des Indes : « Ils savaient vraiment se servir de leurs tanks ? »

La colère « journalistique » dont nous parlions entraîne deux conclusions. L'une est stimulante : il reste donc toute une planète à découvrir. L'autre est plus amère : il faut décidément nous préparer à la perspective d'être, à notre retour, les Pygmées.

*(Fin)*

**Jean-Claude Guillebaud**

« Cette Douce France »

18 mars 2007

---

# *«C'est ainsi que Sud Ouest Dimanche m'est précieux»*

C'est à « Sud Ouest Dimanche » que Jean-Claude Guillebaud reçoit ses premières leçons de journalisme. C'est aussi grâce au journal qu'il couvrira le Tour de France en 1972, le dernier d'une époque encore insouciance

Dans mon esprit, l'histoire de « Sud Ouest Dimanche » est irrésistiblement associée à l'année 1972. Et pourquoi donc ? Parce qu'elle fut celle de mon départ pour Paris et « Le Monde » ? Pas vraiment. Le souvenir que j'en garde est à la fois plus fort et moins narcissique. Souvenir d'une première leçon de modestie, d'abord, mais qui se révéla formatrice. Au printemps de cette année-là, je rentrais du Vietnam où le journal m'avait envoyé pour la troisième fois. J'étais fourbu et, comment dire, assez fier malgré tout. Je ramenaï de là-bas quelques reportages pas si mauvais, puisqu'ils me valurent bientôt le prix Albert-Londres. Pour dire les choses comme elles sont, j'étais tenté de me prendre au sérieux...

Or, à peine revenu à Bordeaux, « Sud Ouest Dimanche » m'envoya derechef dans le Lot-et-Garonne où un très gros orage venait de dévaster routes et cultures. Je passais ainsi sans transition des hauts plateaux vietnamiens incendiés par le napalm aux coteaux de Marmande ou Villeneuve-sur-Lot ravïnés par les pluies. Je quittais

---

les vastes inquiétudes géopolitiques pour me pencher sur des soucis cantonaux. Et pourtant ! À hauteur d'homme, ne comptaient-ils pas autant ? En matière de (vrai) journalisme, les sujets pouvaient-ils être classés par ordre de « noblesse » ? Bien sûr que non. Tel était le message qu'on envoyait (volontairement ou non) au blanc-bec assez flambeur que j'étais. Message reçu. J'en ai fait mon miel. Je garde même un souvenir très fort de ces trois jours passés dans le Lot-et-Garonne à recenser ces malheurs villageois. Bien réels. Par la suite, je crois bien n'avoir jamais oublié la leçon lot-et-garonnaise.

Mais quelques semaines plus tard, il se passa autre chose. Le journal m'envoya suivre- en totalité - le Tour de France cycliste. Je pris place dans la R16 Renault de « Sud Ouest », en compagnie des confrères du service des sports. Le camion destiné à la transmission nous rejoignait aux étapes. Un sacré Tour ! Ce fut un long duel entre Eddy Merckx, le Flamand impassible, et Luis Ocaña, l'Espagnol rageur qui tenait son guidon comme une mitrailleuse et rêvait de revanche sociale. Ce fut aussi - pour moi - une collection de fêtes avec Antoine Blondin (dont l'une, très arrosée, à Vaison-la-Romaine). Blondin faisait « équipe » (si l'on peut dire) avec Pierre Chany dont je découvrais le talent. Celui d'un Saint-Simon du cyclisme.

Avec la distance, pourtant, ce vaste Tour de France à quarante à l'heure, comme l'arrondi d'une caresse prodiguée à la mère patrie, ces Français innombrables alignés sur le bord des routes et que nous passions en revue à petite vitesse, les yeux à hauteur des corsages : de tout cela, je garde un souvenir bien plus fort encore. Et je sais maintenant pourquoi. Cette France riieuse des bords de route; ces Français patients massés dans les lacets du Tourmalet ou du mont Ventoux; ces écoliers

---

rassemblés dans les fossés de Bretagne ou de Saintonge pour crier joyeusement les noms de leurs favoris (Ocaña ! Zoetemelk ! Agostinho !), bref tout cela, c'était l'image d'une France saisie juste avant la grande crise. L'année suivante, en effet, avec le choc pétrolier, allaient commencer pour elle des malheurs qui durent encore.

Cette Grande Boucle effectuée en 1972 représente donc une dernière « saisie » du pays avant que s'additionnent les vrais ennuis : chômage de masse, précarité, dureté sociale, désespérance face à l'avenir. Je dois à « Sud Ouest Dimanche » d'avoir pu faire, juste avant la « cata », un dernier tour du propriétaire. Il permettait d'apercevoir une France encore assez pimpante; une France qui ne savait pas encore qu'elle vivait le dernier été d'une relative insouciance. Cette France-là, c'était celle des « années Pompidou » (1969-1974), années assez injustement calomniées. Souvenons-nous. Pompidou avait dit en 1970 : « Si la France devait avoir plus de cinq cent mille chômeurs, alors ce serait la révolution. » Douce France d'aujourd'hui, avec ses trois ou quatre millions de sans travail ! J'ai relu les trente chroniques écrites de ville en ville pendant la durée du Tour de France 1972. Elles sont sans doute à l'unisson du reste, dans le même ton que celles de « L'équipe » ou de « La Dépêche du Midi ». Elles témoignent ainsi de ce qui était alors l'« air du temps ». Or, décryptées aujourd'hui, elles expriment unanimement une singulière gaieté dont il faut bien convenir qu'elle est passée de mode.

C'est - notamment - ainsi que « Sud Ouest Dimanche » m'est précieux...

*Jean-Claude Guillebaud*

19 mai 1972

---

*Jean-Claude Guillebaud,  
prix Albert-Londres  
qu'il partage avec Pierre Bois,  
du «Figaro»*



*Sur la photo : Jean-Claude Guillebaud entouré de ses grands aînés : Yves Courrière,  
Max-Olivier Lacamp, Henri Amouroux et Lucien Bodard.*

---

**Le prix Albert Londres, ce Concourt du journalisme, a été attribué hier, à la fois, à notre confrère du « Figaro » Pierre Bois et à notre ami Jean-Claude Guillebaud.**

Nous en éprouvons en même temps qu'une grande joie, une grande fierté, puisque Jean-Claude Guillebaud, à peine âgé de 27 ans, est un « enfant » de «Sud-Ouest». Il y a fait ses premières armes à «17/24»; il y a grandi dans la profession, affirmant, de reportage en reportage et d'enquête en enquête, des dons qui lui avaient déjà valu, en 1967, le prix François-Jean-Armorin, et il s'y est acquis un public de lecteurs séduits par l'exactitude de son information, l'originalité de ses jugements et la clarté d'un style où transparait la passion d'un homme habité par son métier et peu disposé à composer avec ce qu'il pense être la vérité.

Grand reporter, certes, Jean-Claude Guillebaud l'est; mais grand reporter à la manière provinciale, c'est-à-dire avec cette humilité et cette attention aux petits comme aux grands événements qui font que — à ses yeux et à leur échelle — le sort de Lacq en 1980, l'avenir de la Côte Aquitaine ou « la guerre des ordures » en Charente-Maritime n'ont pas moins d'importance que le Viêt-nam dont il vient juste de rentrer, que le Biafra où il se trouvait en 1969, que la situation à Varsovie en 1970, ou celle de l'Espagne après Burgos en 1971, sans oublier, en 1971 encore, l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh.

Aussi bien est-ce tout naturellement vers Jean- Claude Guillebaud que notre confrère Jean Planchais se tourna lorsqu'il eut à donner du Sud-Ouest, dans « les Provinciaux ou la France sans Paris », une image qui fut celle de Brasilia-en-Béarn.

---

Sa connaissance du monde - du plus vaste comme de celui qui commence à notre porte -, alliée à la connaissance des hommes, a enfin permis à Jean-Claude Guillebaud d'écrire, en 1969, en collaboration avec Pierre Veilletet, autre jeune loup de «Sud-Ouest», un « Chaban-Delmas ou l'art d'être heureux en politique », livre intelligent et, encore une fois, sans révérence excessive, et de jouer brillamment sa partie dans l'ouvrage collectif consacré par notre rédaction, sous la direction d'Henri Amouroux, à « la Bataille de Bordeaux » qui, en 1970, vit s'affronter le Premier ministre et Jean-Jacques Servan-Schreiber.

**Pierre Veilletet**

Franco, la pyramide qui se lézarde

# Pierre Veilletet

---

Né le 2 octobre 1943 à Momuy dans les Landes. Décédé le 9 janvier 2013 à Bordeaux.

Journaliste à « Sud Ouest » de 1968 à 2000, où il a terminé sa carrière comme rédacteur en chef adjoint, il a été grand reporter de 1973 à 1978, et a obtenu le prix Albert-Londres en 1976.

Il est l'auteur de plusieurs romans et essais, dont « La Pension des nonnes » (1968), « Mari Barbola » (1988), et « Le Prix du sang » (2002), tous publiés chez Arléa. Président puis administrateur de Reporters sans frontières (RSF), il a aussi dirigé la publication du trimestriel « Médias ».



20 novembre 1975

---

# *L'Espagne, salle d'attente de la mort*

**On dirait un reposoir. Des tentures de velours grenat tombent de chaque côté de l'écusson des rois catholiques, brodé sur fond jaune. Toutes ces draperies auxquelles se mêlent des drapeaux nationaux et des bouquets de fleurs en abondance ne servent toutefois pas d'écrin au Saint-Sacrement. Elles encadrent une table derrière laquelle sont assises trois dames. Bien sous tous rapports, lourdement environnées, très baguées, d'un âge et d'une prestance qui imposent le respect; elles devisent en tournant une petite cuiller dans quelque boisson chaude. Le vent qui s'engouffre sous les tentures est glacé.**

On peut voir les mêmes dames, dans le même équipage, à tous les carrefours de Madrid. De temps en temps, un monsieur s'approche et leur remet une liasse de billets de banque. Elles ont vite fait de jauger le poids. Et remercient en duègnes de la charité publique. Sur certaines tables, des centaines de milliers de pesetas restent exposées à tous les vents. Dans les rues alentour patrouillent des bataillons de jeunes filles qui sont visiblement les enfants ou les petits-enfants des précédentes. Elles pratiquent une quête très bon genre. En y mettant cette espèce de zèle enjoué des gens qui n'ont pas à tendre la main pour eux-mêmes.

---

C'est la journée nationale de la Croix-Rouge. On y recueillera des millions pour acheter davantage de médicaments. Aucun rapport direct avec Franco, bien entendu. Mais le style de cette collecte et des gens qui la pratiquent est tel que le rapprochement se fait tout seul. On dirait que la meilleure société madrilène se dévoue surtout pour l'illustre patient. On dirait qu'à lui seul, depuis un mois, il a vidé l'armoire à pharmacie de l'Espagne.

Pareilles idées, dites-vous, ne peuvent naître que chez un journaliste poussé aux comparaisons morbides par un mois de chronique nécrologique. Pas du tout; du moins si j'en crois les réflexions à double sens que font assez souvent les « âmes charitables » au moment de remettre leur obole.

C'est que, voyez-vous, toute la vie espagnole baigne, depuis trente-huit jours, dans un climat prémortuaire... Chaque matin, les journaux sont remplis de détails qui ne sont surpassés en précision moribonde que par les éditions du soir.

L'Espagne ressemble en ce moment à ces familles qui s'épuisent en va-et-vient entre l'hôpital, les pompes funèbres et le notaire. On s'enferme peu à peu dans ce périmètre macabre. Parce qu'on sait bien que le Père est condamné mais qu'on ne peut rien entreprendre tant qu'il n'a pas rendu le dernier soupir : ni s'occuper de soi, ni parler ouvertement d'héritage, ni faire des projets. On ne peut même plus arriver à penser.

Dans cette espèce de salle d'attente de la mort, il y a sans doute des miasmes léthifères qui vous engourdissent l'esprit.

---

OUI, l'Espagne vit, elle aussi, en état de torpeur. Tout se passe comme si on ne pouvait sérieusement envisager l'après-franquisme et aborder les problèmes du pays tant qu'il reste un souffle de vie dans le corps de Franco, tant que le patient, même réduit à ce qu'il est, demeure PHYSIQUEMENT présent.

C'est ainsi que les séances plénières des Cortes qui se déroulent depuis hier et les propos importants qu'on y a tenus ne parviennent au pays qu'assourdis. Chacun sait que, le 27 novembre courant, Don Juan Carlos va prendre la première décision grave de son « règne » en désignant le successeur de Rodrigo de Vaicarcel à l'importante présidence tripartite des Cortes, du Conseil de régence et du Conseil du royaume; cet événement ne prend cependant pas le relief qu'il devrait avoir.

José Antonio Giron de Velasco, l'ancien ministre, les leaders et des ultras prononcent, l'autre jour, un grand discours politique sur le thème : « Non au changement ». La télévision néglige de lui faire écho.

Frago Iribarne débarque de Madrid en appelant à la réconciliation nationale, c'est à peine si on remarque ce nouvel arrivant... Inutile de dire que le prince, dont pourtant la popularité semble s'accroître, est lui-même victime de ce détournement perpétuel de l'attention nationale.

Que Franco ait déjà un pied dans la tombe, personne n'en doute plus. Des meilleures sources (le premier étage de l'hôpital) on apprenait même, hier, que les plus acharnés parmi les médecins à faire preuve d'ingéniosité se contentent maintenant de sédatifs dans le simple but de réduire la souffrance.

---

Oui, Franco a déjà un pied dans la tombe; l'hibernation semble même rapprocher sa température de celle de la mort. On se demande déjà publiquement si l'on va faire un musée du palais du Pardo. Tout est prêt à la vallée de los Caidos.

Mais il vit. Une oscillation minuscule sur un écran l'atteste. Et l'Espagne n'arrive pas à penser à autre chose.

Comme si elle se sentait observée.

21 novembre 1975

---

# *A 4 h 25 de la « madrugada »...*

**Il n'y a pas eu de statue du commandeur pour Francisco Franco. Pas de fantôme sanglant venu l'arracher à son trône. Pas d'amère tournée contre lui. La mort l'a pris tandis qu'il dormait. De cette torpeur chimique qui, depuis plusieurs jours, lui tenait lieu de sommeil, Franco n'a pu sortir, voilà tout. Deux expressions, que l'usage populaire a inventées pour voiler la mort d'euphémisme pudique, conviennent parfaitement à celle-ci :  
il s'est éteint... Il ne s'est pas vu partir.**

Il est 4 h 25, de ce que les Espagnols appellent la madrugada. C'est le moment où la nuit commence à pâlir. C'est l'heure indécise et clandestine que Franco avait lui-même choisie pour certaines exécutions capitales.

De la famille du Caudillo, seule sa fille unique, Carmen de Villa verde, se trouve alors à l'hôpital de La Paz. Elle somnole dans une petite chambre, proche de celle qui abrite son père depuis plus de quinze jours. Son mari, le chirurgien Christobal Martinez Bordiu, veille en compagnie de trente-cinq autres médecins et chirurgiens.

---

A 4 h 25 donc — peut-être plus tôt, peut-être plus tard, on n'a pas fini d'ergoter sur ce point de détail — les deux seuls organes qui résistaient encore, le cœur et le cerveau, cèdent. Sur les écrans de contrôle, il n'y a plus que des images fixes. C'est la fin physique du chef de l'État espagnol. Dans « un pesant sommeil », dira plus tard l'un des médecins...

Trente-neuf ans plus tôt, en pleine guerre civile, un homme mourait à la même heure et le même jour, José Antonio Primo de Rivera était tiré de sa cellule à la prison modèle d'Alicante et, dans la cour, un peloton le passait par les armes. Les Républicains venaient de faire d'un jeune chef de parti le saint Jean de la Falange, un martyr. Le nom de José Antonio sera gravé au fronton de toutes les églises d'Espagne. Franco s'en servira pour régner plus qu'il ne le servira.

Trente-neuf ans entre la fusillade d'Alicante et l'extinction de La Paz : étrange rendez-vous posthume tout de même.

### **Le « notaire de l'État »**

Le marquis de Villaverde quitte seul et discrètement l'hôpital de La Paz, par la porte des urgences. On approche des 5 heures du matin. La nuit est magnifiquement étoilée, presque douce. L'Espagne dort, sans savoir.

Il faut laisser au gendre de Franco le temps de couvrir la distance qui sépare La Paz du Pardo. Il va y annoncer de vive voix à Doña Carmen y Polo le décès de l'homme qui était son mari depuis cinquante-deux ans.

---

Il faut laisser au « notaire de l'État », ministre de la justice, le temps de venir constater officiellement la mort. Il faut enfin laisser aux polices du régime le temps d'envoyer quelques faire-part à leur clientèle habituelle.

A 6 h 10, le programme de musique enregistrée diffusé depuis un moment par la radio nationale s'interrompt subitement.

Toutes les stations régionales prennent le relais de Madrid. Le ministre de l'Information, M. Herrera, donne en quelques mots la nouvelle du décès. L'hymne national suit...

### **Par la porte de service**

A 6 h 50, sur le paseo de la Castellana, deux motos de la police, toutes sirènes bloquées, font ranger les premiers véhicules sur le côté droit du boulevard. Elles ouvrent la route à un fourgon mortuaire de la ville de Madrid, immatriculé 802 266. C'est un break Dodge, lavé de frais. Une croix sert de bouchon de radiateur. La carrosserie arrière est en plastique transparent. Et la lessive qui vient de lui être administrée n'a pas encore séché.

Cet équipage, sombre et bruyant, trace sur toute la longue avenue de la capitale un paraphe funèbre. Pour les Madrilènes qui n'auraient pas encore les mains tachées par les éditions spéciales, où la nouvelle s'étale en lettres immenses, grasses : « Hamuerto Franco », pour ceux qui sortent à l'instant de chez eux, ce corbillard qui se précipite vers La Paz est un signe suffisant.

---

Au-dessus d'eux, dans le ciel qui s'éclaircit, on ne voit que la lune. Ronde et vaste. Lune-lune, comme dans un poème de Lorca.

Le cercueil devrait sortir par la grand-porte. Mais dès 8 heures, le convoi des voitures officielles opère un brusque mouvement tournant. Il prend position côté cour. Et voici le fourgon funéraire installé sous une sorte de voûte que forme, au-dessus de la route, le bâtiment : « Traumatologia y rehabilitacion ». C'est, en fait, une sortie dérobée.

10 heures. — Depuis quelque temps, les embaumeurs s'activent autour d'un cadavre de 36 kg. Plus tard, lorsque la télévision montrera le cercueil ouvert, on découvrira un Franco en grand uniforme, rond et net, montrant le visage serein de l'homme qui est « mort en parfaite santé ». Pendant que ce petit miracle cosmétique s'accomplit, la fille de Franco, Carmen de Villaverde, décidément très présente ces derniers jours, remet à Carlos Arrias Navarro une lettre de son père qu'elle détient depuis un mois. C'est le testament spirituel du Caudillo, indique-t-elle. Il faut en donner une lecture immédiate à la nation. Carlos Arrias remanie le discours qu'il avait préparé dans la voiture qui le conduit au ministère de l'Information.

A 10 heures, il s'adresse au pays. D'une voix surchargée d'émotion, dont les transistors accusent le tremblement. La foule, qui bat toujours la semelle, à l'arrière de l'hôpital, se tait pour écouter le discours du président. La plupart ne saisiront que des bribes de phrases. Et peut-être ce moment dramatique où l'on entend Carlos Arrias Navarro sortir la fameuse lettre de sa poche et l'ouvrir devant le

---

micro. Quelques formules ricochent dans l'assistance : « J'ai voulu vivre et mourir en catholique... », « N'oubliez pas que les ennemis traditionnels de l'Espagne et de la civilisation chrétienne sont en alerte ». Les derniers mots de l'allocution se perdent dans un début de sanglot. On diffuse ensuite de la musique sacrée. Elle n'est interrompue que pour des bulletins d'informations » dont il suffit d'entendre une phrase pour deviner le contenu : « Le Caudillo était chez lui à Saragosse et en Aragon »... « Il disait aux braves gens de Catalogne... », « Francisco Franco aimait le Guipúzcoa ».

A 11 h 25, enfin, le transfert s'effectue. Des généraux recouverts de décorations sur toute la largeur de la poitrine et représentant chaque arme viennent rendre les honneurs.

Deux officiers de la garde personnelle de Franco se tiennent de part et d'autre du fourgon qu'on vient d'ouvrir. Il suffira d'une demi-minute. La scène est éclairée par un rayon de soleil oblique. Six employés de l'hôpital, en tunique de nylon vert, portent sur leurs épaules un lourd cercueil d'acajou aux angles ornementés. Le couvercle s'alourdit d'un crucifix sculpté dans le même bois. Il y a quelques secondes d'un silence grave. Et médusé. C'était donc Franco... Parmi les gens qui m'entourent, aucun ne l'avait jamais vu vivant.

## **L'aveugle de la Puerta del Sol**

Tandis que le convoi funèbre gagne le Pardo où sera dite une messe intime à laquelle don Juan Carlos doit se rendre, les Madrilènes font la chasse aux journaux. C'est peu de dire que les kiosques ont été pris d'assaut. Ils ont été pillés. Les

---

éditions spéciales se sont vendues ou ont été volées en quelques minutes. J'ai rarement vu une telle soif d'information.

Maintenant, oui, la mort de Franco se lit sur tous les visages. Certains restent fermés à double tour.

Impossible d'en trouver la clef. Ils se refusent à toute conversation. « Je ne fais pas de politique. » D'autres affichent leur émotion en tirant un drapeau national piqué d'un crêpe noir sur leur balcon ou à la devanture de leur magasin. Des commerçants baissent leur rideau. En pleurant. Il y aura, toute la journée, dans la rue, à la télévision surtout, des torrents de larmes. Surtout chez les gens âgés.

Les hommes éclatent en sanglots, sans pouvoir achever la phrase qu'ils avaient entreprise : « C'est l'Espagne qui est morte aujourd'hui, Monsieur, oui, c'est l'Espagne... » Des femmes s'abîment dans l'éloge sangloté : « C'était le plus grand homme de tous les temps...; notre père ».

On n'a certainement pas versé autant de larmes sur le disparu de Colombey. Peut-être l'exposition du corps pendant quarante-huit heures sur la place du palais d'Orient nous réserve des scènes semblables à celles qu'on a vues pour l'enterrement de Nasser.

Quant à ceux que la mort de Franco comble au-delà de toute espérance; ceux qui sont délivrés de quarante ans d'attente; ils se confient beaucoup moins. Vieux réflexe de méfiance sans soute. Si on arrose l'événement, ce soir, dans les petits appartements de Carabanchel, d'une bouteille de Codorniu mise à rafraîchir depuis un mois, c'est sans éclat. Sans triompher.

---

Aujourd'hui, c'est le franquisme qui a le monopole des sentiments ostentatoires. On peut en passer la revue en se rendant à la Puerta del Sol. Autour des kiosques, les gens s'interpellent, lisent les journaux à trois ou quatre, s'essuient les yeux. D'autres écoutent, l'oreille collée au transistor, le « Requiem » de Mozart ou le vingtième éloge du Caudillo par un correspondant de Séville, cette fois. Tout le monde parle de lui, ou pense à lui.

Je me demande si c'est aussi le cas du vendeur de billets de la loterie. Un aveugle, qui a toujours ses lunettes de soleil tournées vers le soleil d'Espagne et qui répète inlassablement les mêmes mots : « Tirage ce soir.. Profitez du jour de chance ! »

*(A suivre)*

22 novembre 1975

---

# *C'est tout le franquisme endeuillé qui défile*

**La première colonne, longue de plusieurs kilomètres, monte depuis le rio Manzanares; elle vient de cette ville basse qu'embrume sans cesse la fumée des usines et les brouillards du fleuve. La seconde colonne descend de la ville haute, c'est-à-dire du centre de la capitale.**

Le « vieux Madrid » est devenu, pour quarante-huit heures, zone de silence. Pas de voitures ni de bruit. Plus loin, la circulation automobile — qui tient de l'Amérique latine pour l'exubérance et de Paris pour la densité — poursuit son concert ravageur. Mais ici, autour de la plaza Mayor, les ruelles ne répercutent que l'écho d'un piétinement interminable. La seconde colonne se forme dans ce labyrinthe : un formidable serpent humain enserre la ville dans ses anneaux, descend en reptation compliquée vers la place d'Orient.

## **Un silence surprenant**

Les rues qui convergent vers la Puerta del Sol sont absolument noires de monde. Les gens qui se retrouvent à midi à cet endroit ne peuvent guère espérer atteindre le palais d'Orient — qui n'est pourtant distant que de trois cents mètres — avant minuit.

---

Ils font du surplace sans manifester d'impatience.

Zone de silence, a fait placarder l'alcalde sur les murs de la ville. Alors, ils se taisent ou se contentent de chuchoter.

Les lecteurs, qui connaissent bien cette Espagne où l'on parle toujours plus haut que dans le reste de l'Europe, comprendront ce que ces immenses foules muettes peuvent avoir de saisissant. Le spectacle est d'autant plus surprenant, pour une « mentalité européenne », je veux dire pour un démocrate de chez nous, s'il se réfère au concept le plus répandu : l'Espagne est un pays qui a tellement souffert sous le joug de Franco qu'elle ne pourra dissimuler son allégresse à la mort du tyran.

Un mois d'enquêtes m'ont guéri des méprises de cette sorte. J'ai appris, entre autres choses, que le franquisme a des racines populaires cent fois plus profondes et plus ramifiées que nous ne le pensons. Mais je n'imaginai pas que la démonstration d'aujourd'hui revêtirait une telle ampleur. En la suivant je comprends mieux la manifestation du 1<sup>er</sup> octobre dernier.

Celle-ci procède du même esprit. Mais elle est magnifiée, grandie, par la mort de celui qui l'inspire. C'est la dernière.

Le 1<sup>er</sup> octobre répondait à un réflexe nationaliste. La foule d'aujourd'hui obéit à une réaction affective; elle exprime sa foi en la personne du Caudillo disparu, plus peut-être son effroi à l'idée que voici l'Espagne sans Père.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas tant que les Madrilènes viennent si nombreux rendre hommage à Franco, c'est leur émotion. La douleur qu'ils manifestent. Sans doute,

---

tout ce qui touche à la mort fait-il vibrer plus facilement l'âme espagnole. Et peut-être entre-t-il une part d'affectation ou de curiosité morbide dans ces processions. Mais on ne simule pas à pareille échelle. Or, dimanche matin, il y aura sans doute plus d'un million de Madrilènes qui auront rendu les derniers honneurs au Generalísimo. C'est la même chose dans tout le pays.

A l'instant, la télévision donne la retransmission d'une messe en plein air, dite par Mgr Canterno Cuadrano, au pied de la basilique du Pilar, à Saragosse. Foule innombrable; elle se perd dans les ruelles jusqu'aux arènes et à la Gran Via. Il fait froid; il y a du vent dans les drapeaux en berne. On voit, dans le soir qui s'enténèbre, pleurer des milliers et des milliers de gens. Ils ont vibré au sermon ultra politisé que le prélat a prononcé tout à l'heure. Avec une emphase frénétique. Maintenant, ils communient par centaines. C'est-à-dire qu'ils saisissent entre les lèvres ce Christ national, inventé pour leur dévotion personnelle. Espagne franquiste...

Non, l'étonnant n'est pas qu'au bout de quarante années de pouvoir personnel, de distribution de récompenses et de châtiments exemplaires. Franco ait fini par endosser l'image du peuple. On en a connu d'autres. Qui n'étaient pas plus tendres que ce roc galicien et qui se sont retrouvés petit père des peuples.

L'étonnant, c'est que ce militaire, si peu familier dans ses relations avec le pays, suscite aujourd'hui autant de peines de cœur.

### **Saluts fascistes et chants grégoriens**

Revenons à Madrid dans l'après-midi. Sous les balcons tendus d'étendards et de

---

drapeaux espagnols piqués de crêpés noirs, la foule continue d'occuper tout le pavé. Elle apporte des fleurs, de grandes gerbes, de petits bouquets d'œillets aux couleurs nationales; elle est, le plus souvent, vêtue de sombre. Les hommes ont noué leur col d'une cravate noire. Les femmes ont le visage parfois voilé de mantilles. Elles pleurent. Celles-ci tirent un sandwich de leurs cabas et mangent en continuant de pleurer. Les larmes se mélangent à l'omelette; c'est le dixième mouchoir de la journée. Celles-là égrènent des rosaires. Foule grave dans son ensemble. Foule disciplinée : on s'en doute. Elle porte des dizaines de milliers de journaux. Si bien que, vue de loin, elle semble être semée sur toute sa longueur de confettis de deuil.

Les deux colonnes opèrent leur jonction place de l'Orient. C'est le lieu de tous les grands rassemblements franquistes : 1946, 1971, 1975. Elle est, aujourd'hui, baignée d'une lumière voilée, d'un gris soyeux. Idéale pour l'émotion. Parfaite pour assouplir l'écho de la musique religieuse diffusée sans interruption depuis 8 heures du matin ; chorals de Bach et chants grégoriens surtout. A l'aube, il y avait déjà plus de 5 000 personnes attendant l'ouverture des portes du palais. Quelques centaines d'entre elles avaient dormi, cette nuit, sur le trottoir.

Les visiteurs sont introduits par l'est dans l'admirable cour de l'Arsenal. Au pied de chaque pilier, des gerbes de fleurs colorent la pierre grise de la galerie. Puis, passant par la salle d'armes, également envahie de couronnes et de bouquets gigantesques, ils accèdent à l'escalier monumental de marbre où une trentaine d'hommes tiennent des drapeaux inclinés au-dessus des marches, face à une immense statue romaine. La file montante croise alors celle qui quitte les lieux. La seconde montre

---

sur les visages une douleur plus visible. C'est la file de ceux qui viennent de LE voir. Soldats de la maison civile et militaire, officiers de toutes les armes, huissiers en grande tenue, escortent le cortège à travers les pièces somptueusement vides, jusqu'à la « salle des colonnes », transformée en chapelle ardente.

Franco repose là en grand uniforme, dans un cercueil doublé de soie grège, le visage lisse et, cirieux. De part et d'autre du corps, dignitaires de la Phalange en chemise bleue, notables du régime et amis personnels prennent, sur des prie-Dieu de velours rouge, des veilles minutées, protocolaires et ostensiblement éplorées.

Quant aux gens qui ont fait la queue pendant des heures, ils passent. C'est tout le franquisme qui défile devant la dépouille du Caudillo, C'est la « longue marche » posthume de Franco.

Comment rendre ce fabuleux spectacle et la variété de ses acteurs: Voici un couple de petites gens, mal fagotés, qui sanglotent en s'accrochant l'un à l'autre. Derrière eux vient une bourgeoise; elle sort de chez le coiffeur. Elle tire une rose d'un sac de crocodile et la dépose en marquant la génuflexion au pied du catafalque. Un homme sans âge, pardessus croisé, gants de cuir noir, lunettes de soleil; des larmes coulent sur un de ces visages blêmes que rasant les coiffeurs. Une moustache nette comme un trait de crayon. Il claque des talons et salue à la romaine. Il en passe des centaines comme ceux-là : leur douleur fait froid dans le dos. Un capucin; il dessine une bénédiction au-dessus du cercueil. Puis, prestement, sort un petit appareil de photographie (strictement interdit) de dessous son froc. Des religieuses progressant par bancs, toutes semblables, toutes roses et murmurantes. Une vieille infirme qui paraît sortir du « Viridiana », de Bunuel. Voilà sans doute la

---

profanatrice qui va blasphémer. Non, elle parvient à se tenir debout, dans un équilibre instable et tend ses béquilles vers le cadavre. Tout à l'heure, une jeune mère, dans le même mouvement, a élevé son fils vers le drap mortuaire.

Voici une famille tout entière qui sanglote. Une femme qui veut défaire ses cheveux et s'écroule; qu'on écarte. Une autre qui crie. Un monsieur en uniforme de la division Azul, avec une carapace de décorations qui le tient droit. Voici un footballeur célèbre, un torero notoire. Et des milliers d'anonymes, gens de toutes conditions et de tous, âges où, cependant, je crois voir dominer les représentants de la classe moyenne.

A l'heure où j'écris ces lignes, la nuit est tombée. L'une des colonnes remonte par l'avenue Jose-Antonio depuis la place des Cibèles (1). L'autre a les pieds dans le fleuve. Et l'on ne compte pas les affluents de ces deux processions principales. Le défilé va se poursuivre toute la nuit, éclairé par les lampadaires de Madrid et les torches du palais.

C'est beaucoup plus qu'un adieu solennel. Réglé avec ce sens du grandiose que les régimes totalitaires mettent au service des rassemblements de masse, il prend maintenant l'allure étrange d'un plébiscite posthume.

*(1) Cela représente environ la longueur des quais de Bordeaux, du pont d'Aquitaine à l'autoroute de ceinture...*

23 novembre 1975

---

# *Les Espagnols plongés dans un vertige affectif*

**A Madrid, capitale la plus élevée d'Europe, il s'est produit, hier, un événement peut-être, sans précédent. L'un des peuples du monde, dont l'histoire est la plus riche, retrouvait un roi : Don Juan Carlos de Borbon y Borbon, descendant de Philippe V, réintégrant le trône laissé vacant par Alphonse XIII, depuis le 14 avril 1931.**

Au même moment, entre les mêmes murs, était exposée la dépouille mortelle du général Francisco Franco y Bahamonde, fossoyeur de la République légale, devenu, depuis la guerre civile, le soldat vainqueur, le martyr absolu de l'Espagne, le Caudillo, et disparu après près d'un demi-siècle de pouvoir sans partage.

## **Les grandes orgues de l'émotion populaire**

Ici, aux Cortes, c'est la cérémonie de proclamation parmi les ors, les brocards, les damas et les soies. Là-bas, au palais d'Orient — qui est en fait l'ancien palais royal — c'est le deuil solennel, la chapelle ardente envahie de tentures, de couronnes, de velours noir et ceinturée de ces odeurs mêlées de fleurs et d'encens qui sont le

---

parfum de la mort... Mais depuis les Cortes enflées d'un dais immense jusqu'au palais d'Orient, dont la porte est simplement tendue de crêpe, il n'y a pas 2 kilomètres. Et les deux cérémonies cohabitent étrangement. Madrid tout entière est transformée en un immense cimetière. Tout y est pompes, sacrifice, impressionnant mouvement de foule.

Pour se faire une idée de l'atmosphère de ces dernières quarante-huit heures, il faudrait peut-être se reporter aux rassemblements de l'Allemagne hitlérienne, de l'Italie fasciste, de la Russie stalinienne ou de la Chine de Mao. Les régimes totalitaires savent jouer sur les grandes orgues populaires... pas les démocraties. Pour la bonne raison qu'ils ont appris à leurs dépens à se méfier de ce genre de musique — le régime franquiste, en tout cas, connaît la partition. A plusieurs reprises, il l'a utilisée avec succès. Cette fois, c'est le triomphe du jour.

En faisant se télescoper dans un temps réduit l'hommage au Caudillo et l'investiture de Don Juan Carlos, le pouvoir a plongé les Espagnols dans un vertige affectif. Ils ont été - ils sont encore - saisis simultanément par l'émotion du deuil et celle du sacre. A peine ont-ils eu le temps de se tourner vers le cadavre du père (adoré ou haï, peu importe en ce moment) qu'ils entendent les trompettes du couronnement. Les voici déjà pourvus d'un roi dont la télévision, du matin au soir, répète qu'il est grand, qu'il est beau et, surtout, qu'il est Espagnol.

Non, en vérité, nous ne sommes pas près de revivre pareils moments. Et s'il est difficile à chaud d'en extraire toute la substance, au moins peut-on essayer d'en transmettre quelques images révélatrices.

---

## Des cortèges qui ne se rencontrent pas

C'est un matin d'hiver castillan, tout est rose. La lumière repose, le vent de la sierra est tombé pendant la nuit. Don Juan Carlos arrive du palais de la Zarzuela. Il est monté à bord de l'une de ces vieilles Rolls-Royce qui transportent depuis le début du siècle les dernières têtes couronnées et les petits toreros andalous qui ont réussi. La Rolls, désuète, aristocratique, haute sur roues, est précédée par un convoi de Dodge noires, grosses, lourdes opulentes et plébéiennes. Ce sont les limousines du régime. Dans cette nuance de gammes automobiles il y a déjà comme un symbole.

Faut-il en voir un autre dans le minuscule incident qui survient avenida José-Antonio ? En face du célèbre bar Chicote, peu avant que n'arrive le cortège royal, un pigeon mort est jeté sur la chaussée depuis les toits. On aperçoit un instant l'ombre du lanceur, qui s'éclipse en contre-jour. Gardes civils et policiers armés se précipitent aussitôt; ils sont bientôt une dizaine autour de l'objet du délit. Jamais volatile n'a été examiné avec autant de minutie. Pourtant, le pigeon ne contient ni explosif, ni message... ni message écrit, en tout cas.

L'instant d'après, le cortège passe: il est salué par la foule aux cris de « Vive le Roi ! » Une foule qui a été soigneusement filtrée par le service d'ordre. On peut la qualifier de nombreuse, sans plus. A certains endroits, Gran Via, le convoi royal passe devant des dos tournés. Ou, plus exactement, il longe la file des Madrilènes qui l'applaudissent tandis qu'à une dizaine de mètres de là se tient une des colonnes qui descendent vers le palais d'Orient.

---

Imaginez la scène vue d'avion. Madrid est barrée d'ouest en est par de longs cortèges parallèles : celui qui fait escorte au prince et ceux qui se dirigent vers la dépouille mortelle. Il n'y a jamais translation de l'un à l'autre. Du moins les Madrilènes qui vont rendre leurs derniers hommages au Caudillo n'éprouvent-ils, apparemment pas, le besoin de quitter leur rang, ne fussent que quelques instants, pour aller applaudir le futur roi. En revanche, après le passage du convoi officiel, les supporters du roi vont pour l'essentiel se joindre aux centaines de milliers de personnes qui attendent douze ou treize heures la possibilité de défilier une demi-seconde devant le corps de Franco. Beaucoup vont passer la nuit dehors et ne pourront cependant parvenir au palais d'Orient avant l'aube.

Nous sommes loin des lenteurs hiératiques qu'affectionne la monarchie anglaise. C'est une cérémonie vite expédiée, un peu brouillonne, latine, con emocion, ce qui est l'essentiel aux yeux du public. Juan Carlos 1<sup>er</sup> d'Espagne y montre ce visage qu'une barbe sans doute rétive mange d'ombre et que la solennité du moment semble rendre plus gris encore. C'est pour lui le jour tant attendu. Lorsqu'il apparaît dans l'hémicycle, la gorge nouée, le front barré d'une ride, il peut tout saisir d'un regard : la couronne et le sacre posés devant lui, les Cortes l'applaudissant debout, en haut, la famille de Franco, désormais sa sujette, et les représentants de quatre-vingt-dix nations. Cela valait bien quelques sacrifices.

La plupart de ces représentants, en débarquant à l'aéroport, ont tenu des propos de circonstance. Un seul s'est lancé dans une diatribe politique. Le général Pinochet. Après un salut fasciste, il a fait lire par un porte-parole un texte antimarxiste d'une violence terrible. C'est quelque chose, d'ailleurs, que de voir Pinochet en chair et

---

en os. On pensait que de tels personnages n'apparaissent que dans les films de Costa Gavras. Celui-ci est bien vivant. Son regard, à demi-caché par les lunettes de soleil, glace le sang. Un peu plus loin, la silhouette de Rainier de Monaco est bien faite pour rassurer.

Le discours que prononce Juan Carlos n'était certainement pas celui que le général Pinochet souhaitait entendre. L'ancien ministre Lopez Rodo le qualifiera même de « premier discours d'ouverture ». Nous y reviendrons. Car ce sont des paroles, celles des rois, qui ne s'envolent jamais. Mais voici, après les mots, le premier geste du roi d'Espagne. Il se fait porter dès la fin de la cérémonie d'investiture au palais d'Orient. Sophie a dissimulé sa robe corail sous un manteau de velours noir. Leurs Altesses Royales parviennent dans le salon des colonnes et s'intègrent au défilé anonyme des Madrilènes, en compagnie desquels ils s'inclinent devant le Caudillo. Ils demeurent ainsi quelques minutes, priant à voix basse. Puis vont saluer doña Carmen de Villaverde et ses enfants.

## **Regardez bien, Espagnols**

Ainsi, tout s'emboîte à la perfection. Il n'y a pas le moindre raté dans la machine constitutionnelle franquiste. Ce qui était prévu advient.

Le 22 novembre 1966, Franco présente aux sortes la Loi organique. Le 22 juillet 1969, il désigne son successeur en la personne de don Juan Carlos de Borbon. Le 20 novembre 1975, il meurt. Deux jours plus tard seulement, Juan Carlos 1<sup>er</sup>, roi d'Espagne, vient lui rendre les honneurs. Cette scène est diffusée à l'intention du pays par la télévision. Elle est suivie, quelques heures plus tard, par la visite de

---

doña Carmen y Polo, admirable dans le rôle de veuve du franquisme tout entier. Une longue silhouette, encore étirée par les vêtements de deuil, le visage voilé, se tient raide, face au cercueil et à l'écran. Image d'une force dramatique puissante. Qui est aussi une reprise de possession. Et comme la conclusion véritable de la cérémonie d'investiture.

Que veulent dire, en effet, ces deux scènes inlassablement reprises par la télévision? Elles veulent dire : « Vous avez vu, Espagnols, vous avez vu : le roi lui-même n'est qu'un sujet comme les autres face à Franco. Comprenez bien. Espagnols, le roi d'Espagne n'a d'autre pouvoir que celui qu'il tient du Caudillo disparu, son véritable père. Notre père à tous. La monarchie n'a pas été restaurée chez nous, aujourd'hui. Elle vient d'être instaurée. Parce que nous l'avons voulu ainsi. »

Aujourd'hui, le premier manteau qui recouvre les épaules du roi d'Espagne est lourd à porter, c'est un linceul.

Avec quarante ans de république et de franquisme, l'Espagne s'est dotée d'un roi. Hier, au cours de la cérémonie la plus simple et la plus courte de toute l'histoire des monarchies. Il s'est écoulé vingt-cinq minutes exactement entre l'arrivée aux Cortes du prince Juan Carlos, de la princesse Sophie et la sortie du Parlement du roi Juan Carlos 1<sup>er</sup>, de la reine Sophie et du prince héritier Felipe, âgé de 7 ans. Où sont les fastes de la cour d'Angleterre ?

Entre-temps, le prince a prêté serment sur les Évangiles, puis prononcé « un discours de la Couronne » de treize minutes, modéré quant aux réalisations concrètes mais fort quant aux principes de sa politique à venir.

---

Il a demandé une plus grande démocratisation, l'intégration des forces politiques et une plus grande justice sociale. « Nous insistons sur la construction d'un ordre juste, dans laquelle toutes les activités publiques et privées se trouveront sous la sauvegarde de la justice. Un ordre juste, égal pour tous, permet de reconnaître dans l'unité du royaume les particularités régionales», a-t-il notamment déclaré.

Juan Carlos s'est engagé à être le gardien « de la paix, du travail et de la prospérité » « La monarchie, a-t-il encore dit, s'efforcera à tout instant de garder le contact le plus étroit avec le peuple ». Affirmant son intention « d'agir comme modérateur, gardien du système constitutionnel et promoteur de justice », le nouveau roi a ajouté : « Que personne ne craigne que sa cause soit oubliée. Que personne n'escompte d'avantage ou de privilège. Ensemble, nous pouvons tout faire, si nous offrons à chacun une chance juste ».

Il a été interrompu cinq fois par les applaudissements des 550 procureurs des Cortes, des dix-sept membres du conseil du royaume, des trois membres du conseil de régence et des vingt membres du gouvernement qui emplissaient l'hémicycle. Le balcon supérieur était réservé à la presse, à la famille royale, au corps diplomatique et aux invités de marque.

Sur l'estrade principale, deux hauts fauteuils de velours rose, ceux du roi et de la reine, entourés à leur droite par les trois membres du conseil de régence, un civil, M. Alejandro de Valcarcel, un archevêque en pourpre et un général en bleu aviation, à leur gauche le prince héritier Felipe, en strict costume bleu et chaussettes blanches, ses deux sœurs, Cristina et Irena, 11 et 9 ans, un bandeau

---

dans leurs cheveux blonds comme ceux du prince et de leur mère et vêtues de robes de velours vert mi-longues. En contrebas, sur les fauteuils bleus, les membres du gouvernement en jaquette, comme tous les invités de marque.

Au balcon du centre, au premier rang, les robes pastel, roses, violettes, vertes ou bleues des dames ; les infants Margarita et Pilar à côté de Doña Carmen de Villaverde, la seule en robe noire, pendants d'oreilles et bijoux. Derrière elle, le marquis de Villaverde. Plus loin, le duc de Cadix, Alfonse de Bourbon, époux d'une petite-fille de Franco, cousin du roi.

L'ex-roi Constantin et Anne- Marie de Grèce en robe longue bleue et collier de perles, le prince Michel de France, dans les tribunes du corps diplomatique. On cherchait l'uniforme bleu du général chilien Pinochet, aux côtés du roi Hussein et du prince Rainier. Il y avait aussi le frère du shah d'Iran et le vice-président américain Nelson Rockefeller, qui fut le seul à présenter ses condoléances à la fille du général Franco.

La marquise de Villaverde, à la fin de la cérémonie, a dû répondre aux ovations des procureurs, après le départ du roi. Tous, debout, ils se sont tournés vers elle en criant : « Franco, Franco » Ils devaient le faire une nouvelle fois à son départ des Cortes. L'épouse de Franco était absente.

Au début de la séance, avant l'arrivée du prince, c'est M. Carlos Arias Navarro qui reçut les applaudissements unanimes de l'assistance. Toute la salle se leva lorsque le roi termina de répéter, la main sur les Évangiles, lisant un texte écrit en gros caractères, le serment de fidélité aux lois fondamentales et aux principes du

---

mouvement. Les premiers cris de « Viva el Rey », « Viva España » furent lancés par le président du conseil de régence. Les applaudissements crépitèrent. Le prince resta quelques instants au garde-à-vous et, suivant son habitude, se pencha tout à coup pour parler au président Valcarcel, pour reprendre sa position au garde-à-vous.

La reine, en rose moiré, rose saumon, salua la première l'assistance de la main. Le roi l'imita. Il était vêtu de l'uniforme de capitaine-général de l'armée de terre, deux grandes croix, une écharpe bleu clair barrant la poitrine, une ceinture rouge à la taille. Autour du cou, l'ordre de la Toison d'or. Dans l'assistance, seul le roi Constantin, en civil, portait l'ordre de la Toison d'or au revers de la jaquette.

C'est à la sortie de la cérémonie que la confusion fut totale. La présidente Marcos attendit trente minutes, à l'intérieur des Cortes, sa voiture, tandis que par « walkie talkies » les policiers philippins tentaient de la localiser. Pinochet, mieux protégé mais moins bien organisé, dut attendre en pleine rue, entouré de quinze gardes du corps la main sur le revolver. A côté de lui, patientaient les membres des familles royales et, des balcons, partaient alternativement les cris de : « Pinochet, Pinochet » ou « Constantino, Constantino. » Plusieurs membres de l'escorte chilienne ont été laissés sur place dans la précipitation qui suivit l'arrivée des voitures enfin retrouvées. Les ambassadeurs, en jaquettes, ont dû repartir à pied ou en taxis. Mais l'ambiance était à la bonne humeur.

*(A suivre)*

24 novembre 1975

---

# *Solitude du roi d'Espagne*

**Le rideau vient donc de tomber sur une suite d'évènements réglés selon les lois de la tragédie. Unité de lieu : Madrid. Unité d'action : la mort de Franco et la succession d'Espagne. Pour le temps, on a failli à la sainte trinité en dépassant largement les délais impartis par la règle.**

Mais, en fait, cet étirement de la durée (un mois et dix jours) a merveilleusement servi la lente, l'oppressante montée de la tension dramatique.

Les trois premiers actes s'achèvent de la même manière : la mort surgit, on croit qu'elle va emporter le Caudillo. A chaque fois, cependant, coup de théâtre, une opération éloigne le spectre.

Le quatrième acte est consacré à la fin nocturne de Franco. Mais c'est au cours du cinquième et dernier, celui que nous venons de vivre, celui du sacre et du deuil conjugués, que l'émotion a atteint son paroxysme. Et c'est alors qu'on a mieux perçu la présence de la mise en scène.

Et ses intentions.

Il semble, en effet, que tout ait été ordonné de façon à conduire au dénouement

---

du 23 novembre 1975. On songe moins ici au moment où le cercueil du Caudillo a été descendu dans sa tombe. La dalle de marbre, lourde de 1500 kg, qu'on a eu quelque peine à rouler au-dessus de la fosse, ne scellait, somme toute, que l'épilogue.

Mais plutôt à une scène cruciale et curieuse qui semblait conclure, à elle seule, les dix dernières années du franquisme.

La messe publique, dite pour le repos éternel du Caudillo, venait de s'achever. En tête du cortège qui traversait Madrid on pouvait alors voir ceci : le véhicule militaire portant le cercueil à découvert était suivi de la Rolls-Royce noire dans laquelle se tenait, debout immobile, seul, Juan-Carlos I<sup>er</sup>.

Les deux voitures se trouvaient en permanence isolées du reste du cortège et des spectateurs par une escorte de lanciers à cheval.

L'image proposée pendant près d'une demi-heure à la nation montrait donc le cadavre de Franco et le roi d'Espagne face à face, encerclés par des cavaliers à manteau blanc et casque à pointe.

Dans cette trouvaille de mise en scène, qui n'est pas due au hasard, le fourgon funéraire semble remorquer la limousine royale...

Pour cet étrange rendez-vous. Ce tête-à-tête un peu morbide, on ne pouvait imaginer allégorie plus chargée de sens. Depuis qu'il est arrivé au palais d'Orient, Juan Carlos 1<sup>er</sup> n'entend qu'une ovation : « Franco ! Franco ! »

---

Il apparaît à tous, en ce moment, que le franquisme était bien la « monarchie sans roi » dont on parlait. Et que Franco était bien un roi sans couronne.

Les honneurs qui lui sont rendus depuis soixante-douze heures sont, en tout cas, de ceux qu'on réserve aux souverains.

Et la position de Juan Carlos 1<sup>er</sup>, seul derrière le cercueil, est celle d'un fils qui enterrerait son père, dernier porteur de la couronne. Dans cette façon de tenir les cordons du poêle et le rôle de premier Pleureur du royaume, il avoue donc qui l'a fait roi.

Non la « tradition » ou le « sang » (comme il a essayé de le dire dans son discours d'intronisation, sans doute pour desserrer un peu le joug du franquisme) mais bel et bien cet ancien petit officier de Gallice, que lui, Bourbon, doit révéler jusqu'au bout.

Solitude du roi d'Espagne. Plutôt qu'escorté par les lanciers, il semble sous leur garde. Sous bonne garde.

Dans la basilique Sainte-Croix de la vallée de Los Caidos, alors que la famille du Caudillo fait cercle autour de la cérémonie d'inhumation, il se tient, toujours à l'écart, isolé, sous un dais noir. A la t'ois procédant de tout ce qui s'accomplit dans la logique du régime et tenu à distance. Second (tant que rôde l'ombre de Franco).

### **Les mouchoirs de Madrid...**

On isole là deux scènes dans une journée qui fut, comme les précédentes, riche en

---

fastes mortuaires et en péripéties protocolaires. Mais on peut dire des principales manifestations de la journée : la messe de la place d'Orient et l'inhumation à la vallée de Los Caidos, qu'elles illustraient globalement les mêmes thèmes ; hommage du franquisme à Franco. Solitude de Juan Carlos 1<sup>er</sup>.

A 10 heures du matin, place d'Orient, il y avait foule. Sans doute un peu moins que le 1<sup>er</sup> octobre dernier, mais suffisamment pour noyer l'esplanade sous la multitude.

Puisqu'on en vient à ces questions d'affluence, disons tout de suite qu'il est difficile d'avancer des chiffres précis pour telle ou telle manifestation. Je préférerais risquer une appréciation générale. Les diverses cérémonies madrilènes ont dû mobiliser un total de 600 à 800 000 personnes pendant les trois jours. On me dit un million, c'est possible. De toute façon, il s'agissait de foule considérable et motivée. Lorsque le cercueil est apparu en haut du perron, soulevé par les gardes personnels du Caudillo, une longue ovation monta de la place d'Orient. C'était étrange et un peu inquiétant (ce le sera davantage plus tard) d'entendre ainsi proférer par des centaines de milliers de personnes en larmes le nom d'un mort. Comme s'il DEVAIT revenir.

### **... et les « vieilles chemises »**

A la vallée de Los Caidos. on ne recevait que sur invitation. L'atmosphère populaire, exaltée mais pacifique de la place d'Orient, le cédait à un climat beaucoup plus tendu. Il y avait là surtout les anciens combattants, les Azul bardés de décorations, les vieux légionnaires, les phalangistes qui ne plaisaient pas avec la

---

doctrine. Des cars spéciaux les ont amenés, quelquefois des fins fonds de l'Andalousie. Pas moins de 5000 cars. Ils sont venus avec leur panier-casse-croûte à deux cents pesetas et tous leurs étendards, leur croix celtique et leur visage fermé.

Le responsable qui s'adresse à eux au micro n'arrive pas à obtenir le silence pendant la bénédiction. Ils hurlent farouchement l'hymne de la Phalange « Cara al sol », « Franco ! Franco ! »...

Tous ces cris qu'on a déjà entendus ailleurs prennent cette fois une résonance presque menaçante.

Nous voici loin des mouchoirs agités par les Madrilènes, Ici. dans le décor sauvage de la sierra Guadarrama, où se sont déroulés quelques-uns des combats les plus féroces de la guerre civile, sous ce modèle d'architecture totalitaire, nous nous trouvons entre « vieilles chemises » (et leur relève), « entre ultras » intransigeants, pour lesquels, visiblement, la croisade au nom de Dieu et de l'Espagne n'est pas encore terminée.

Le cercueil du Caudillo est introduit dans la basilique. La cérémonie d'inhumation dure près d'une heure. Lorsque Juan Carlos 1<sup>er</sup> ressort, il peut voir les trente ou quarante mille franquistes et phalangistes immobiles. Ils ont attendu sans bouger. Lui s'avance. Quelques « vive Juan Carlos », « Vive le roi », mais si rares...

En fait, c'est le silence qui l'escorte jusqu'au bout de l'esplanade. Le premier avertissement du « bunker » au roi d'Espagne.

25 novembre 1975

---

# *Première échéance pour le roi Juan Carlos*

**L'appréciation la plus mesurée donne quarante mille personnes.  
Cent mille affirment les organisateurs, qui fondent leurs allégations  
sur le nombre de places de cars réservées.**

Il est vrai que la foule occupait l'esplanade de la vallée de Los Caidos en rangs très compacts. Des airs de chants, de cris patriotiques et de bannières remuées : les durs du Movimiento ne sont pas passés inaperçus aux obsèques du général Franco. Au soir même de la cérémonie, J.A. Giron de Velasco, seize ans ministre de Franco, phalangiste laissant dire volontiers qu'il est successeur spirituel de José Antonio et actuellement président de l'Amicale nationale des anciens combattants. Giron, en qui les ultras voient leur leader, a pris la tête d'une délégation qui se présente au palais de la Zarzuela. Solis, actuel secrétaire du mouvement, est du nombre. Mais c'est Giron qui lit un texte fort long.

**Pour « une monarchie du 18 juillet »**

Dans cet acte d'allégeance, les « vieux soldats » promettent une loyauté « sincère et

---

« dure comme le roc ». Mais ils n'oublient pas de rappeler — en insistant lourdement — les grands principes du mouvement hérités de l'esprit du 18 juillet 1936. Pour le cas, sans doute, où ils seraient déjà sortis de la mémoire royale.

Un excellent observateur de la politique espagnole m'affirme qu'il n'y a là aucune pression. Mais, à voir l'expression que montre le jeune souverain encadré par cette délégation de Vieilles Chemises, toute bruisante de médailles, on doute qu'il passe le meilleur moment de sa soirée.

On dit de Giron qu'il est derrière Valcarcel, président des Cortes. Que, de son long séjour au ministère du Travail, il a gardé beaucoup « d'amis » dans les syndicats officiels et qu'il est extrêmement bien vu de l'armée. Le roi écoute donc Giron. Comme il a écouté le primat de l'Église d'Espagne, archevêque de Tolède, et quelques généraux. Ce sont là les dignitaires d'un régime dont il est, après tout, le débiteur.

Le roi écoute Giron, comme il a écouté le général Augusto Pinochet, venu quelques instants plus tôt en compagnie de M<sup>me</sup> Pinochet, s'assurer que Son Altesse Royale ferait son possible pour s'opposer aux hordes communistes qui ravagent l'Europe. Le roi écoute les alliés du régime...

Depuis son avènement, ce ne sont ni les conseils ni les protestations, ni les propositions de services qui manquent au jeune souverain. Au point qu'on peut se demander si cette extrême et très pressante sollicitude franquiste à l'endroit du roi n'est pas une façon de réagir à son discours des Cortes.

---

Une façon, non pas de faire pression sur lui puisque le mot est excessif, mais de dire « Majesté, nous sommes là ! » pour mieux sous-entendre : « Et c'est grâce à nous que VOUS ÊTES LA ».

### **Exégèse pour discours royal**

Le discours de Juan Carlos 1<sup>er</sup> est déjà devenu célèbre. Lorsque les écoliers espagnols retourneront en classe, jeudi, ils en trouveront un exemplaire sur leur pupitre (assorti tout de même d'une copie du « testament politique » de Franco...). En attendant de passer à l'état de classique scolaire, l'allocution royale fait gloser toute la classe politique. On note que le souverain n'a pas failli à l'éloge des fondements du régime : Franco d'abord, bien sûr (« une figure exceptionnelle »... « un modèle »), l'Église (Le roi qui est et se sent profondément catholique lui exprime sa plus respectueuse considération »); la Famille (« depuis toujours, cellule de base de la société.), l'Armée (le roi est le premier soldat de la nation et enfin la Patrie (le roi défend « l'intégrité du sol national ».).

Ce sont d'ailleurs les passages du discours qui furent les plus applaudis, notamment le dernier : pour saluer la promesse d'engagement patriotique, tous les Cortes se levèrent et applaudirent, debout, durant une minute, comme ils l'avaient fait au début de l'allocution lors de l'hommage à Franco. En revanche, lorsque Juan Carlos 1<sup>er</sup> affirma : « Les Espagnols sont européens », ses propos tombèrent dans un silence glacé.

On a pu dire de ce discours qu'il était habile dans le compromis puisque, sur le moment, il a paru satisfaire tout le monde. La première émotion passée, la droite

---

s'est cependant avisée de ce que pouvaient avoir d'équivoques certains propos dont, précisément, se félicitaient déjà les démocrates-chrétiens; par exemple : la reconnaissance des « singularités régionales », l'affirmation qu'à l'avenir « aucun groupe ne pourra se prévaloir d'aucun privilège » et, naturellement, la vocation européenne.

« Je vois là, confiait même Bonifacio Rojo, ex-président de la H.O.A.C. (1) de Biscaye, une attitude « anti-bunker ». C'est peut-être beaucoup dire et trop vite. Mais il est possible que les gens du « bunker » aient été amenés à faire la même exégèse du discours puisque les voici empressés, pressants, autour du roi.

### **Senor X... pour la présidence des Cortes**

Conservateur ? Préparant déjà l'ouverture ? Prisonnier du « bunker » ? Tenu en laisse par le haut état-major militaire ? On connaîtra mieux la position réelle du roi à l'égard de toutes ces influences dans quelques jours. Jeudi 27 novembre, jour du Te deum qui achève les cérémonies du couronnement, Juan Carlos 1<sup>er</sup> pourrait prononcer une amnistie. Du moins lui en prête-t-on l'intention. Il sera intéressant de voir si cette rumeur se confirme et sous quelle forme. On dit qu'il pourrait s'agir d'une amnistie générale (2). Cette hypothèse n'enchanté évidemment pas les franquistes intransigeants. Inutile d'ajouter, d'autre part, que le roi ne saurait faire preuve d'une clémence qui déplairait à l'armée et à la guardia civil.

Le même jour, Juan Carlos 1<sup>er</sup> doit procéder au remplacement de Alejandro Rodriguez de Valcarcel au poste de président des Cortes. Choix important qui sera son premier geste de politique intérieure. Et une indication sur la nature des

---

hommes dont il veut s'entourer. Les favoris sont nombreux mais, à vrai dire, les noms qui circulent à Madrid ne sont pas ceux de dangereux agitateurs : outre Valcarcel lui-même, dont le mandat peut être reconduit, on parle de Fernandez Miranda, intellectuel, théoricien, nourri des idées phalangistes, ancien vice-président du gouvernement; Garcia Hernandez, actuel ministre de l'Intérieur et vice-président, fidèle, fonceur, bien vu par les Américains; Lopez Bravo, membre de l'Opus Dei, ancien ministre, brillant, mais quelque peu éclaboussé par le scandale Matesa; Oriol Urquijo, ancien ministre de la Justice; Licinio de La Fuente, actuel ministre du Travail, très considéré par les Cortes; Garcia Valdecasas, ancien disciple de José Antonio, converti au monarchisme, plus vierge politiquement que les autres; Pio Cabanillas, ancien ministre de l'Information, évoqué pour ses tendances libérales, et enfin Solis parce qu'on parle toujours de cet Edgar Faure de la politique espagnole dès qu'il y a une présidence à saisir quelque part.

Comme on le voit, il s'agit de toute façon d'un échantillonnage de franquistes bon teint. Même Pio Cabanillas ne saurait être considéré comme un esprit séditieux. Il est d'ailleurs possible que le roi choisisse un « homme neuf »; ce ne serait peut-être pas la pire des choses à faire.

*(1) Mouvement d'action catholique proche de Joaquim Ruiz-Gimeriez, d'opposition tolérée.*

*(2) Pour les détenus politiques, à l'exception de ceux qui sont impliqués dans des délits où le sang a coulé*

28 novembre 1975

---

## *Côté lumière et côté ombre*

**Pour les braves gens qui ne reçoivent jamais de carton d'invitation, pour tous ceux qui « font » l'entrée et les sorties de cérémonies auxquelles ils n'assistent jamais, le meilleur moment est encore celui où il s'agit d'attendre au coude à coude. Ils se retrouvent entre eux, entre amateurs et se tiennent chaud en liant connaissance.**

Ils sont arrivés tôt pour avoir une bonne place, pour « bien voir ». En fait, le spectacle ne dure jamais plus de quelques minutes. En payer l'accès de deux ou trois heures d'immobilité dans les froideurs matinales ne leur paraît pas excessif. Ce matin, on a vu la première neige pâler les hauteurs de la sierra Guadarrama. Il fait beau à Madrid mais frisquet. Alors, ils sont venus, couverts de lainages et de bonnets.

Cette discipline exige un vestiaire particulier ; il emprunte à la panoplie du supporter de football hivernal rectifiée patriote. Petits drapeaux poussant dans les moufles, nez bleuisant sous les écharpes aux couleurs nationales, badges de soutien, etc. Autour de San Jeronimo, la foule s'est agglutinée dès le petit jour. Les premiers rangs réunissent un public d'experts — femmes, pour la plupart.

Physionomistes et connaissant à fond leur bottin mondain, elles identifient les

---

arrivants en un clin d'œil. Et les jugent en deux mots. Voici le prince Philip d'Édimbourg : « Muy guapo ». Voici Valéry Giscard d'Estaing : « Muy calvo » et Moulay Mohamed, prince héritier du Maroc : « Pobrecito ».

A vrai dire, le décorum d'aujourd'hui était bien fait pour aiguïser les curiosités des midinettes. Les amateurs de têtes couronnées sont à peu près les mêmes sous toutes les latitudes. On ne peut pas dire qu'ils soient monarchistes par conviction politique. C'est plutôt le goût du spectacle et du vedettariat qui les inspire. Comme il y a des fans d'idoles de la chansonnette, il en existe de tout ce qui règne. Ils associent dans leur admiration présidents de république et maharadjahs, impératrices et sultans, chah et principicules. Ils s'émeuvent d'un cœur égal au sacre de la reine d'Angleterre, aux obsèques de Staline, à la première dent de Caroline de Monaco. C'est un peu l'Internationale des bons sujets. Dépolitisée jusqu'à l'os.

Je n'irai pas jusqu'à dire que ces éléments-là composaient, hier, l'essentiel des foules madrilènes; ce serait excessif. Mais j'en ai côtoyé suffisamment pour les remarquer. Ce qui n'était certainement pas le cas lors des rassemblements précédents.

### **Un sermon énergique**

San Jeronimo a eu un passé. Les troupes napoléoniennes l'ont rasé. La reconstruction date du XIX<sup>e</sup>: ce siècle qui perd la foi est meilleur bâtisseur de banques. Bâtiment de brique, sans élégance mais non sans tristesse, San Jeronimo pourrait être l'église paroissiale de Roubaix.

---

Que dire de la cérémonie ? Les princesses y portent de belles robes longues. La reine Sophia est grandie d'un peigne d'écaillé et d'une mantille. Quoique vêtus d'ensembles bleu-marine et non des atours du siècle d'or, les infantes et Felipe, l'infant d'Espagne, ont l'air de poser pour Velasquez. Walter Sheel est impénétrable; Giscard, très digne, très d'Estaing, et le petit Moulay Mohamed, que son père expédie dans toutes les noces et banquets de la planète, ajoute une messe à sa collection. Ce sera sans doute le musulman qui connaîtra le mieux le latin d'église.

Croquis se séance, si l'on peut dire. L'important est ailleurs, dans la « plaidoirie » de Mgr Tarancon pour une église d'Espagne « qui soit libre, de vivre son Évangile », libre « d'apporter le message du Christ ». Voilà qui change des homélies du primat d'Espagne ou de l'archevêque de Saragosse, pour lesquels la foi était volontiers confondue avec la foi franquiste.

Mgr Tarançon insiste sur l'indépendance de l'Église par rapport au pouvoir « quel qu'il soit » et s'adresse à Leurs Altesses sur un ton très ferme. Presque celui de la mise en garde. Pas une fois, il ne prononcera le nom de Franco.

### **Une fête télégénique...**

A la sortie de l'office qui a duré une heure, le soleil brille. Les trottoirs de la Gran Via sont mieux garnis. La Rolls-Royce décapotable — au dernier moment elle a été préférée au carrosse — progresse au pas des chevaux de l'escorte, sous les oriflammes et les drapeaux. La plupart des magasins ont disposé des photographies du roi et du couple royal dans leurs vitrines. La reine est vêtue de vert nil : elle

---

sourit. Le roi, en uniforme de capitaine général, se tient debout; il sourit.

Quelques mètres derrière, vient une Dodge aux vitres teintées et closes. A l'arrière, une infante écrase son nez contre la glace et salue machinalement, sans rire. Elle a l'air d'une petite pensionnaire qui s'ennuie en promenade.

La place d'Orient, une fois de plus, est le lieu d'un rassemblement gigantesque. La statue équestre de Charles Quint disparaît à demi sous la foule, qui escalade jusqu'aux branches des arbres. Foule différente des masses réunies par Franco et pour Franco, foule différente de celle qui était venue ici dimanche entendre la messe de l'adieu : moins militante, moins « historique ». Plus « majorité silencieuse », si l'on veut.

Il fait beau. On est venu en famille, quelquefois des grandes villes de province, en emmenant les enfants avec soi. On reste groupés derrière les pancartes : Léon... Salamanque... Ségovie... Pour ne pas se perdre on porte même un petit ruban avec le nom de la ville et le numéro de l'autobus. Par instant, j'ai l'impression de me trouver au milieu d'un pèlerinage national à Lourdes.

On regarde passer le roi et son épouse. Les grands de ce monde, et leurs épouses, les ministres, et leurs épouses ruisselantes de bijoux... Puis il y a un défilé qu'on regarde. Des apparitions au balcon qu'on acclame. On agite des étendards et des mouchoirs tachés par les provisions. C'est un peu la kermesse, la liesse populaire. C'est le côté lumineux, allègre et télégénique de la programmation de Juan Carlos 1<sup>er</sup>, roi d'Espagne. Une fête bien inoffensive, en somme.

On peut émettre quelques réserves sur la spontanéité de ces élans. Il y a eu en effet

---

trop de recommandations télévisées, trop d'arrêtés municipaux affichés, trop d'articles appelant au rassemblement place d'Orient, trop de voyages organisés dans cette direction, pour qu'on ne nourrisse pas quelque doute à ce sujet.

Mais enfin, c'est un succès pour le roi. La télévision et les journaux espagnols ne manqueront pas d'insister sur l'adhésion populaire à sa personne, oubliant de signaler, on a tout lieu de le craindre, l'autre version des choses. Car l'événement offrait parallèlement une physionomie moins primesautière.

### **... et une rencontre à Carabanchel qui l'est moins**

Cela commence de nuit, à l'aéroport de Barajas. Giscard vient atterrir, don Juan l'accueille. Le service d'ordre, insuffisant, est vite débordé. Bousculade avec les journalistes. Routine en somme. Mais la police, très nerveuse, retient les papiers de notre confrère d'Antenne 2, Jacques Séguy. Et, sans autre forme de procès, l'arrête. La vingtaine de journalistes français qui proteste contre cette mesure arbitraire est aussitôt chargée et matraquée. Le photographe de «l'Express», Julien Quideau, sérieusement touché, doit être hospitalisé. Contrairement à ce qu'elle prétendra, la police omet de prévenir l'ambassade de France.

Bref, Jacques Séguy, professionnel rigoureux et nullement provocateur, est emmené, menottes aux poings, au siège de la Sûreté, à la Puerta del Sol, frappé, déshabillé, incarcéré. Pendant toute la nuit, l'ambassade de France essaye de le faire libérer. En vain.

Les journalistes français présents à Madrid se réunissent à l'aube à l'hôtel Palace et

---

dépêchent une délégation auprès de Valéry Giscard d'Estaing, Celui-ci est mis au courant de l'incident. Comme il partage son petit déjeuner avec le roi, il peut intervenir personnellement. Séguy est aussitôt relâché.

Presque au même moment (c'est-à-dire quelques minutes avant que ne commence la cérémonie religieuse de la proclamation), environ 3000 personnes se regroupent dans le quartier de Carabanchel. Jeunes pour la plupart, elles ont répondu à l'appel des Commissions ouvrières et entendent protester contre le « caractère restrictif » et « trompeur » de l'amnistie. On remarque aussi quelques personnalités de l'opposition libérale modérée.

A Carabanchel sont détenus 300 prisonniers politiques et notamment Marcelino Camacho, leader des Commissions ouvrières. Sa femme a de bonnes raisons, dit-elle, de penser que « Marcelino ne sera pas rentré à la maison pour Noël ». La foule crie : « Amnistia ! », « Libertad ! Libertad ! ».

Pas longtemps. Une centaine de policiers et une vingtaine d'hommes à cheval interviennent avec violence et rapidité. Un canon à eau entre en action, les cavaliers chargent, les matraques volent bas : en un quart d'heure, la place est « nettoyée ». Même les blessés préfèrent s'enfuir. Plusieurs arrestations. Parmi les manifestants, trois comédiens ; Aurora Batista, Maria-Luisa San José et Juan Rego, et deux confrères espagnols, qui n'étaient pourtant là qu'à titre professionnel.

Quelques instants plus tard, une centaine de ces manifestants se retrouvent à l'ambassade de France. Ils y déposent un texte, rédigé à la hâte, réclamant de Giscard d'Estaing qu'il appuie « les démocrates espagnols » dans leur requête

---

d'amnistie générale et lui reprochent, en même temps, d'être venu apporter sa caution à un régime qui n'a pas encore « rétabli les libertés ».

Tout cela se passait dans le dos du roi, naturellement. Ce n'est pas lui qui a demandé que les journalistes fussent molestés et qui a fait charger la police sur les premiers manifestants de son règne. On se doute qu'il se serait passé de ces incidents le jour même où il recevait les représentants de soixante-sept nations. A quelques-uns au moins. Scheel et Giscard, par exemple, il souhaitait, précisément, démontrer que l'Espagne n'est pas, n'est plus un régime policier.

L'inquiétant, au fond, c'est que ces incidents aient pu quand même se produire aujourd'hui. C'est bien qu'ils procèdent de la pesanteur même du régime. Ce sont les fruits pourris des vieilles habitudes qui tombent tous seuls de la branche.

On écrivait hier, ici même, que le changement sera long, très long à venir en Espagne.

Il est peut-être temps de se demander s'il ne sera pas trop long à venir.

19 mai 1976

---

*Pierre Veilletet couronné pour  
l'ensemble de ses reportages  
parus dans « Sud Ouest »*



---

**Amis de Pierre Veilletet, nous sommes heureux qu'il ait reçu hier le prix Albert-Londres. Journalistes, nous sommes heureux qu'un jury de journalistes le lui ait décerné : que d'éminents aînés, ayant acquis, dans tous les barouds de l'information, une certaine idée de leur métier, aient reconnu en lui un garçon digne de l'exercer avec le même enthousiasme.**

Pierre Veilletet, s'il possède, pour ainsi dire sans mérite, le talent d'exprimer, et une légèreté d'écriture qui ne s'apprend pas, a su en quelques années aguerrir et expérimenter sa curiosité.

Né en 1943 à Momuy, près d'Hagetmau, dans les Landes, il s'est, à peine terminées ses études de lettres, à Toulouse, rapproché du journalisme : à Tarbes d'abord, puis à l'agence « Sud-Ouest » à Montauban, où il a connu l'école irremplaçable de ces postes d'observation régionaux où le jeune reporter est appelé, presque simultanément, à aborder les sujets les plus divers qui sont la vie quotidienne d'une ville et d'une province.

Venu à Bordeaux en 1968, Pierre Veilletet a suivi un penchant naturel qui le portait à se passionner pour l'automobile, avant d'assurer, pendant deux ans, la critique de télévision dans laquelle il eut maintes occasions de donner libre cours à sa causticité.

Ce sont pourtant ces rubriques domestiques qui l'ont amené à élargir ses horizons, dans les directions les plus diverses : le fait que le jury du prix Albert-Londres ait également tenu compte, pour choisir son lauréat, de reportages sur la Chine, la Corse, l'Espagne et le Tournoi des Cinq Nations, mais aussi des « Devoirs de

---

vacances », dont le cadre ne dépassait pas les limites estivales de notre région montre, comme le dit Pierre Veilletet lui-même, qu'un journaliste ne se juge pas seulement sur le nombre de kilomètres qu'il a parcourus.

Aficionado attentif, gastronome pointilleux, Pierre Veilletet est un fort consommateur de livres. On le soupçonne d'avoir ressenti deux influences : celle de François Mauriac pour la méchanceté; celle d'Antoine Blondin pour la fantaisie.

**Yves Harté**

Le grand exode de 1989

## Yves Harté

---

Né le 17 novembre 1954 dans les Landes.

Journaliste depuis 1974 à « Sud Ouest » dont il est devenu, en 2008, directeur adjoint de l'information, Yves Harté a obtenu le prix Albert-Londres en 1990, pour ses reportages sur la chute du bloc communiste en Europe de l'Est.

Auteur de « La Huitième couleur », regards sur l'arène (éd. Confluences), il a rédigé une émouvante préface au recueil de textes de Louis Emié, Aquitaines (Le Festin, 2009), ainsi qu'une contribution à Lumières du Sud-Ouest : « Les yeux verts du Splendid » (Le Festin, 2009).



---

## **Faut-il réapprendre la géographie européenne ? Ressusciter certains noms que l'on croyait relégués dans les pages d'Atlas du XIX<sup>e</sup> siècle?**

Qui se souvient des Balkans et de l'influence de l'Empire ottoman ? Qui se souvient d'une confédération allemande ? Qui croyait que l'Autriche-Hongrie n'était qu'un peuple ? Pourquoi parler maintenant de la Transylvanie, déchirée par les traités qui suivirent celui du Trianon en 1920 ? L'été, l'automne et l'hiver 1989 resteront les saisons de la débâcle du communisme en Europe et le symbole, ce mur qui fut abattu.

Mais est-ce là l'essentiel ? Le mur est tombé et les gouvernements aussi parce que des peuples se sont mis en marche. Les peuples ont bougé et les frontières craquent. «Ne touchons pas aux frontières héritées de la guerre», entend-on aujourd'hui. Que peuvent pareils souhaits quand, lors de cette migration, des hommes séparés se sont rejoints, ont changé de pays, de vie et de régime, mais pas de langue ni de religion ?

Les histoires qui suivent - et que nous publierons jusqu'à samedi - ne concernent pas seulement les Allemandes. Elles parlent du grand exode de 1989 qui a jeté sur les routes plus d'un million de personnes, alors qu'aucune bombe, aucune guerre ne les menaçait.

De retour d'Allemagne, de Hongrie, de Transylvanie, des Balkans, on souhaiterait que les frontières à venir soient le plus élastique possible, et que de pays à pays les régions prennent consistance. Jamais nous ne retrouverons les fragiles équilibres qui suivirent un traité de Versailles dont les méfaits nous poursuivent jusqu'à

---

aujourd'hui. On n'invente pas des histoires qui ont existé.

Ce qui renaît sous nos yeux est un monde européen que deux après-guerres mondiales avaient cru figer. Un monde qui se remet en marche et reprend le chemin où il s'était arrêté un 28 juin 1914, à Sarajevo.

26 décembre 1989

---

## *La route de Debrecen*

**La route plate et uniforme de Debrecen en Hongrie ne s'arrête qu'au pied des collines de Budapest. C'est cette route vers la liberté qu'empruntent par tous les moyens les réfugiés roumains.**

Helmut est un ouvrier agricole, à la tignasse rêche comme des barbes de maïs, au visage ridé et au corps maigre. Il travaille dans les champs, juste à côté de la frontière. Le matin, quand il gagne son travail, il regarde autour de lui, fouille les fossés au bord de la route au cas où de nouveaux réfugiés seraient passés dans la nuit.

« Toutes les semaines, j'en ramène au moins onze ou douze. » Il est fier comme un chercheur de champignons.

« Généralement, ils passent les nuits de pluie. Les gardes roumains sont sous leur tente. Depuis que Ceausescu a fait monter ces barbelés, c'est plus difficile. L'hiver passé, avant la clôture, une voiture a roulé à travers les bois, sur la glace et la neige. Maintenant, ils ne peuvent plus. Pourtant, ils essaient et les gardes tirent. »

Il hoche la tête et profite de l'admiration de Czelia, la serveuse du bar coopératif,

---

pour reprendre une bière. Czelia est une robuste et brave fille. Les bras de catcheur n'empêchent pas les sentiments. Elle essuie une larme en écoutant le récit d'Helmut.

«Les pauvres, dit-elle. Il faut les voir, monsieur, quand ils arrivent ici. Helmut les accompagne jusque sur le perron. Ils n'ont plus rien. Ils sont sales d'avoir attendu, dans les bois, sous la pluie, parfois deux ou trois jours de suite. Souvent, ils fuient avec leurs enfants et ils tremblent qu'on les renvoie en Roumanie. Moi, j'appelle nos policiers qui les conduisent vers les camps d'accueil.»

« Un matin, j'ouvre le bar, quatre étaient assis sur les marches, avec quatre baluchons. Ils m'ont demandé du lait. Ils ont ouvert leurs paquets. Dans chaque baluchon, il y avait un bébé. Ils leur avaient donné du sirop calmant pour les endormir et éviter qu'ils ne pleurent !»

### **La fuite par tous les moyens**

Bagamer, comme tous les villages frontières, vit au rythme de ces arrivées furtives. L'aube est hongroise et les fuyards n'arrivent pas à le croire. Ils attendent, avec un dernier effroi, les camions bâchés des militaires qui les acheminent vers le premier camp de leur nouvelle terre, à Debrecen.

« Nous avons été obligés de tout inventer pour faire face à une situation qui empire de jour en jour. » Le pasteur Joseph Zsiros est un professeur Nimbus qui aime les fleurs et les potagers. Nous l'avons coincé dans son appartement de Debrecen, au quatrième étage de son immeuble. Il a accepté de remettre à plus

---

tard la visite de son carré d'artichauts. « Dès que la Hongrie a accordé le droit d'asile aux Transylvaniens et démantelé le rideau de fer, Ceausescu a fortifié sa frontière. Cette mesure a déclenché la panique de l'autre côté. Les Roumains ont eu l'impression de se retrouver dans un piège. Depuis, ils essaient de fuir par tous les moyens : camions à double fond, passeurs qui se font payer près d'un million de leis, course à travers bois. Il en arrive de plus en plus. Plus seulement Magyars, mais Roumains de souche. Ils viennent presque tous vers ici. Debrecen est la ville la plus importante près de la frontière. Avec l'Église catholique et la Croix-Rouge, nous nous sommes efforcés de construire les fondations d'une chaîne caritative. Nous les accueillons le temps qu'ils reprennent des forces. Nous les soignons. Puis ils vont à Budapest dans des centres d'urgence. Il leur faut des vêtements, de l'argent, de la nourriture, du travail, un logement. Nous manquons de tout. »

« Où est la route de Debrecen ? » demandent les réfugiés le matin de leur fuite.

La route plate et uniforme de Debrecen, où passent en hochant leur épaisse crinière les chevaux nostalgiques des fermes hongroises, est la route de tous les espoirs, depuis que le bruit a couru jusqu'au fond des villages de Transylvanie que les soldats de Hongrie aidaient les fuyards. La route de Debrecen est une route longue et brune dans une plaine qui ne s'arrête qu'au pied des collines de Budapest, ville fiévreuse, belle comme un songe, vers laquelle convergent des vies en haillons.

L'immeuble numéro 3 de l'avenue de la Gare de Budapest abrite une ancienne caserne d'où partit, en 1956, la rébellion contre les chars russes. Les cadets qui

---

l'occupaient se révoltèrent. Ce vieux prytanée aurait pu être distingué. Encore faudrait-il trouver à loger ailleurs ses habitants. La nuit est tombée, humide et grise. Au deuxième étage, assis sur les marches d'un escalier, à peine éclairé par une flaque jaune, un groupe attend : quatre hommes, trois jeunes encore, un autre sans âge, rond et moustachu, une fille, une gosse encore, 16 ans peut-être.

Ils attendent la responsable de l'immeuble qui leur dégotera un lit dans les anciens dortoirs désertés depuis bien longtemps.

La caserne est un centre d'accueil : de grands couloirs d'un vert pisseux, jamais repeints, où s'engouffre le vent. Des carreaux cassés. Des toilettes à l'étage. De petites cellules, quatre ou cinq lits par cellule.

« Vous venez d'arriver ? »

Ils se consultent du regard.

« On est passé hier par Debrecen. Les soldats nous ont amenés ici. Il n'y a plus de place. On est fatigués. On n'a pas dormi depuis quatre jours. Là-bas, il n'y a plus rien à manger. On a droit à un quart de litre d'huile par mois. Il n'y a plus de viande. Même en conserve. Les soldats roumains occupent le village. »

Celui qui parle est coiffé comme un rocker des années 50. Il a pris la direction du groupe.

« Tout le monde a peur d'essayer. Le vieux avait presque réussi. Il a accroché son pantalon aux barbelés. Les gardes l'ont repris. »

---

« Raconte ce qu'ils t'ont fait. »

Le vieux, mal rasé, hésite : « Ils m'ont attaché les bras et les jambes à une barre, m'ont laissé la tête en bas et m'ont frappé à coups de pied pendant tout un après-midi. Ils m'ont cassé trois côtes et le nez. Ensuite, ils m'ont rasé la tête sur un côté avant de me ramener dans mon village. Quand les gens voient ça, ils ont peur.»

« Je voulais repartir. Nous nous sommes réunis. On était huit. Je connaissais les chemins puisque j'avais déjà essayé. Je savais qu'il fallait passer trois canaux d'irrigation avec de l'eau jusqu'à la taille. Puis deux rangées de barbelés. Au dernier moment, trois n'ont pas voulu suivre. - Et elle?»

La jeune fille se cache derrière l'épaule de son petit ami. « Elle ne voulait pas être séparée de Gabor, répond le rocker. S'il partait et qu'elle restait, les soldats seraient venus s'amuser avec elle. Parfois, ils arrivent dans le village et violent les femmes qui sont seules ou qui ont voulu s'enfuir. Moi, je ne voulais pas aller sur le Danube. C'était mon tour pour les travaux du canal. Mon frère est parti deux ans avant. Il est mort. Ils ont dit que c'était un accident du travail. »

## **Clochards de l'empire**

La responsable du centre a fini par trouver des lits. Elle a distribué les places, puis est revenue dans sa guérite faiblement éclairée. Ils se sont allongés sans un mot sur les lits de camp, dans les petites cellules du centre d'accueil. Leur première nuit commence ici, dans la grande caserne froide où une responsable lourde et fatiguée veille des corps harassés par une fuite sous la pluie et une vie sans vie. La nuit

---

commence dans des espoirs de voyage vers des nouveaux mondes, mains croisées derrière la tête, oubliant les toilettes bouchées de l'étage, les murs boursouflés, les minuscules lavabos. Que peuvent dire les mots? Peur, froid, faim, mines éclairantes. « Par chance, elle a explosé et filé vers le sol au lieu de monter au-dessus des arbres. » Chiens, fusils. « Un du groupe a été touché, juste sous les barbelés. La moitié du corps en Hongrie, les jambes en Roumanie. Ils l'ont repris. Il saignait. Il nous appelait. On s'est cachés. »

Père, mère, enfant. « Mon fils est otage là-bas. »

Canaux, glace, neige. « Mon oncle a essayé. Il s'est perdu dans les bois. On l'a retrouvé noyé. Les soldats ont ramené le corps, tout vert, en disant : « Voyez ce qui arrive quand on veut fuir. »

Que veulent dire les mots quand ceux qui les prononcent le font sans émotion ? Les mots qu'ils aiment, les mots qui les font vibrer, et brusquement se relever sur leurs couchettes, sont des mots de pays, de villes. Des mots or et argent.

Combien sont-ils ainsi, dans Budapest la grande, à chercher un avenir étoilé ? « Là-bas », ça n'existe plus. Ou alors plus tard. « On verra ». Combien sont-ils à essayer de gagner la France, les USA, le Canada, l'Argentine, pour rien, pour un livre entrevu un jour chez un libraire; pour un camionneur corse, qui se nommait José, leur avait donné du chocolat et parlé de son île ; pour une rengaine captée la nuit sur Radio Free Europa ? Combien sont-ils maintenant à venir, cachant tant bien que mal leur misère, dans les églises presbytériennes de banlieue ?

---

Leur nombre grossit chaque jour sans que l'on puisse vraiment répertorier les enfants de Transylvanie, ni Hongrois, en vertu d'une frontière tracée en 1920, ni Roumains, puisque le pouvoir de Ceausescu n'en veut plus. Qui sont ces clochards d'un empire défunt dont ne subsiste que la mémoire en lambeaux, accrochée à des fils barbelés ?

## **De noires prophéties**

« Leur recensement n'a débuté qu'en avril 1988. »

« Environ 20 000. Mais personne ne peut être sûr des chiffres. En fait, ils sont plus nombreux. »

La famille de Kardos Gabor a quitté la Roumanie dans les années 50. Il est juriste international et consacre tout le temps que lui laisse son poste d'assistant universitaire à l'aide juridique que réclament les immigrés.

30 ans, timide et myope, il ne voit même pas les étudiantes de Budapest avaler quatre à quatre les marches du hall de la faculté où il nous a donné rendez-vous.

Sa seule obsession : la Transylvanie.

« C'est une catastrophe. A l'intérieur du pays, Ceausescu dresse les Roumains contre les Magyars. Un sentiment de xénophobie est en train de naître. Ici, les Roumains constatent que les Magyars sont accueillis comme des frères. Normal, la langue est la même. Souvent, une famille est là depuis longtemps. A 90 %, les Magyars peuvent s'intégrer au pays. Mais l'exode continue et la situation

---

économique du pays ne pourra pas l'absorber. 20 % de chômage. Pas de logements. Le gouvernement avait octroyé 300 millions de florins. Il n'en restait rien le 1<sup>er</sup> septembre. L'aide de l'ONU, 250 millions de florins, ne suffira pas. La seule véritable solution : la disparition de Ceausescu. Sinon nous allons nous retrouver face à des antagonismes nationaux que l'on croyait révolus : Magyars contre Roumains. Et la nostalgie d'un État transylvanien.»

Le gros et jeune assistant parle à toute vitesse, mais sourit chaque fois qu'il assène une de ces noires prophéties. Espère-t-il que les faits, quoi qu'il advienne, se montreront plus cléments? Puis il nous congédie avec mille courbettes et des larmes derrière ses verres comme des culs de bouteille.

«Dites-le. Avec tout ce qui s'est passé à l'Est, nous allons être oubliés. »

Il ferme la porte de son bureau et se penche à nouveau sur les maigres offres d'emploi. Un ingénieur est arrivé. Le juriste espère le caser comme soudeur.

En cet automne, Budapest ne parle que du sabotage de son Parti communiste. Le brouillard s'élève plus épais chaque soir, Dans les bars des hôtels pour touristes, des professeurs de conservatoire s'assoient derrière le clavier des pianos. La tête ailleurs, ils attaquent pour la millième fois les airs nostalgiques qui disent la pluie sur les ponts de Paris et les amours plus brûlants qu'aujourd'hui.

Du côté de Debrecen, Helmut, maigre et alcoolique, se penche vers les fossés. Hier, dans le parc de Bucarest, capitale roumaine, on a retrouvé le corps sans vie d'une jeune fille. «Elle était magyare, étudiante. Tous ses membres étaient rompus.

---

Elle avait été violée », a annoncé Radio Free Europa. La dernière fois qu'on l'avait aperçue, elle attendait un journaliste italien dans le hall de l'hôtel Continental de Bucarest.

*(A suivre)*

28 décembre 1989

---

## « *Nous sommes magyars* »

**Ils sont magyars, donc indésirables en Roumanie. Ils fuient leurs villages de Transylvanie vers la Hongrie qui, depuis un an, les accueille officiellement.**

**Après la «route de Debrecen » lundi, nous publions aujourd'hui le second volet de notre grande enquête sur les réfugiés des pays de l'Est et des régions totalitaires.**

Très loin du centre de Budapest, la ville s'étend comme une flaque. Des rues interminables, des pavillons aux treilles rousses ; des jardins de poupée où végète un pommier nain ; brouillard qui monte dans le soir. Banlieue nord. Qui, en cet automne hongrois, enfiévré par la décision d'en terminer avec quarante ans de communisme, vient se perdre ici, en haut de cette côte pavée, devant cette usine que garde un molosse? En face, un modeste bâtiment, quatre murs blancs et un auvent, a été transformé en lieu de culte. Une croix. Deux pins parasols. Quelques voitures garées contre le trottoir. A l'intérieur, des bancs de bois et un autel. Ce vendredi est jour de prière. Dieu serait-il le seul à s'intéresser aux Roumains ?

Ils sont arrivés en groupes frileux. Une centaine en tout.

Ce n'est pas ici que l'on rencontrerait la jeunesse blonde et enthousiaste des Trabant people. Les Roumains sont cassés. Ils regardent autour d'eux, se méfient

---

de l'inconnu qui les précède, et de ce solitaire debout, silencieux, dans l'encoignure d'une porte. Les hommes sortent de temps en temps pour tirer sur d'épaisses cigarettes au tabac acre. Ils fument, assis sous l'auvent, les coudes appuyés sur les genoux, regardent le brouillard qui envahit le bout de la rue, et, plus loin, les lumières du centre de Budapest, cette ville qui ressemble à un paradis, avec ses vitrines, comme en Occident, ses étals, qui proposent de vrais légumes, ses touristes, accueillis dans des palaces que l'on construit, semble-t-il, à la chaîne.

Ils regardent ce pays qui a bien voulu d'eux, qui, depuis un an, les accepte officiellement. Ils fuient le génocide culturel, vers ce pays dans lequel ils aimeraient se fondre puisque de l'autre côté aucune vie n'est permise.

### **Rien sinon la honte**

Ils sont magyars. Donc indésirables. Ils repensent à leurs villages colorés de Transylvanie, menacés de destruction, aux églises fermées les unes après les autres, aux écoles qui ne peuvent enseigner en hongrois. Ils repensent à toutes les humiliations qu'ils ont subies, puis toujours en silence, se lèvent et rejoignent leur femme, leur amie, leur sœur qui écoute le prêche du plus célèbre prédicateur de leur communauté.

Tamàs Bertalan est le seul homme à porter une cravate. Il a participé aux prières, puis a pris la parole. Comme chaque vendredi, il adjure l'assistance de ne pas perdre espoir. Il demande une dernière prière, un acte de foi, et une pensée de remerciement pour le pays qui accueille et aide ses frères contraints à l'exil. Sur un écran, derrière l'autel, apparaissent les paroles de l'hymne magyar, composé au siècle dernier, dans les années 40, quand Batthianny et Kossuth appelaient la

---

Transylvanie à se soulever et que leurs villages maintenant roumains appartenaient à l'Empire austro-hongrois. Des larmes coulent sur les visages.

Un à un, ils avancent vers l'autel.

«Tamas». «Remenyi». Ils chuchotent les prénoms des responsables de l'«Aide aux réfugiés de l'Église réformée». Ce n'est pas seulement le besoin de prier qui les a amenés ici. C'est surtout l'urgence du moment, le dénuement dans lequel ils se trouvent. Ils n'ont plus rien. Ni les chaussures avec lesquelles ils ont fui, ni vêtements autres que ceux qu'on leur a donnés. Ni logement. Ils n'ont rien, sinon la honte de se sentir misérables et la peur que dans l'assistance l'homme silencieux soit un membre de la Securitate, alors le pire est à craindre pour le père, le frère ou l'enfant laissé derrière eux. Ils s'avancent vers Remenyi Tiborné, petit bout de femme à l'allure timide, vraie providence des nouveaux venus. Remenyi Tiborné sait toutes les portes où frapper pour obtenir des vêtements, de l'argent, des jouets pour les enfants et parfois même du travail.

«Vous êtes tous roumains ? »

«Ne dites pas roumains. Nous sommes magyars. Nous parlons la même langue que les Hongrois, nous partageons le même territoire avant le traité du Trianon de 1920. Depuis, la Transylvanie est roumaine. Mais nous sommes magyars et c'est la raison pour laquelle il nous est devenu impossible de vivre là-bas. Ceausescu ne veut pas de minorités, il ne veut pas de notre langue, de notre religion, de notre passé.» Juhos Gabor ne souffre pas que l'on travestisse l'Histoire.

Il a 26 ans, un grand sourire. Petit, blond, il porte de grosses lunettes de myope qui jurent avec sa silhouette carrée. Cet été, Gabor, que tout le monde appelle

---

Gaby, est parti dans une longue marche jusqu'à Paris. «Entre 20 et 30 kilomètres par jour, de juin à juillet. »

Il avait réuni 15000 francs et cinq tee-shirts sur lesquels était inscrit «Liberté pour les Magyars». Son voyage se termina par un marathon jusque dans le parc des châteaux du Trianon, où, le 4 juin 1920, Clemenceau imposa le traité qui réglait le sort de la Hongrie.

### **La langue de ses pères**

«Je suis revenu en train. Ne nous appelez pas roumains. » Il dit cela avec son large sourire et très gentiment. Dans l'église tout le monde le connaît. Des hommes lui tapent sur l'épaule. Des adolescents lui demandent où ils pourraient s'inscrire pour jouer au football. Gaby n'est pas seulement célèbre pour sa marche sur Paris. Six mois plus tôt, il a été la vedette des télévisions hongroises pour un tout autre exploit.

Février 1988. Oradéa. Roumanie. Voilà un an que Gaby et sa femme Dorina attendent leur visa pour une visite touristique en Hongrie. Voilà un an qu'ils se sont décidés. Il n'est plus possible de vivre en Roumanie. Leur fils Norbert a trois mois. «Je voulais qu'il puisse parler la langue de ses pères. »

Quand ils reçoivent leur autorisation, ils ne se font aucune illusion. Le passeport leur a été délivré. Le bébé reste en Roumanie : otage. La veille du départ, Gaby amène l'enfant chez ses parents, à Erselind, son village natal, à moins d'un kilomètre de la frontière. Un policier, flairant des exilés en puissance, demande de déposer les papiers au commissariat pour une dernière vérification. Ils n'obéissent

---

pas, prennent un train de nuit, gagnent Budapest et demandent le statut de réfugiés politiques. L'Église réformée assure un premier secours: 1600 florins par mois. Ils vendent toutes leurs affaires, jusqu'à leur chemise pour vivre. Gaby trouve un travail équivalent à celui qu'il occupait en Roumanie, technicien en énergie électrique. Leur souci: un rapatriement familial, que Norbert les rejoigne.

Les mois passent. Par les réfugiés qui arrivent, Gaby sait que son père a été inquiété. La Securitate a menacé d'enlever l'enfant pour le placer dans une crèche publique. Les démarches n'aboutissent pas.

«Je me suis décidé en avril. Je n'en ai parlé à personne, surtout pas à ma femme. Je suis parti en bus jusqu'à la frontière. »

Le lendemain, un dimanche de plein soleil, Gaby me guide sur des routes minuscules, au milieu d'une terre brune et plate, sans bosse. Un village poussiéreux. Des chevaux qui tirent des charrettes remplies de tiges de maïs séchées. La route se rétrécit. Des ornières. Trois fermes. Un homme de 60 ans, chauve, émacié, sec comme une trique, musclé encore, émerge d'un champ.

« Gaby ». Il l'embrasse et appelle sa femme, une mamie aux joues rondes et rouges. Gaby est un héros. Les voisins arrivent. Le grand-père raconte pour la centième fois. «J'étais dans les maïs, comme aujourd'hui, et j'ai vu arriver ce gamin. Je me suis demandé ce qu'il voulait. Quand j'ai su qu'il était né de l'autre côté, à Erselind, j'ai compris. Je lui ai demandé comment il s'appelait. Je connaissais son grand-père, autrefois quand on pouvait passer la frontière, et nos pères étaient amis. Je l'ai fait boire pour lui donner du courage. Je lui ai dit que je l'attendrais,

---

qu'il allait réussir à sauver son gosse. Ma femme a préparé un petit paquet avec des fruits, du vin, des raisins, un peu de tout, au cas où il puisse payer un garde s'il était attrapé. Venez voir où il est passé.»

Le chemin de terre s'enfonce entre les champs. Une famille ramasse les tomates de la coopérative et regarde cet étrange cortège qui avance vers nulle part. Au bout, il y a la Roumanie. Une clôture hâtivement élevée, des fils de fer barbelés et des piliers blancs. Des soldats, au bout d'un lac minuscule, où une grosse fille blonde attend rêveusement qu'un poisson vienne mordre l'hameçon, ne dérangent pas seulement une bucolique perspective. Ils signalent la bordure d'un pays concentrationnaire, où aucun détail ne manque, ni le mirador, d'où un soldat nous observe, jumelles en main, ni les chiens policiers. La Roumanie commence au beau milieu de cette terre sans relief, par une bande de sable blond de 5 mètres de large, qui court sous les barbelés et que les gardes roumains ratissent tous les matins pour mieux repérer les traces de ceux qui veulent, fuir.

### **Sur une carte militaire**

Le 20 avril 1989, Gaby a bu le vin du vieux. Puis il est parti, le soir, dans le maïs, a atteint la frontière, a roulé sur le sable pour ne pas laisser de traces, a rampé dans le sous-bois, cherchant très doucement devant lui les fils posés à hauteur des chevilles qui déclenchent, quand on les heurte, une fusée éclairante. «A la sortie de la forêt, il y a un grand terrain vague. J'ai couru jusqu'aux premières maisons.

A Erselind (rebaptisé Silindru par le pouvoir roumain), il est arrivé chez son père, qui faillit s'évanouir en le voyant surgir de l'ombre.

---

«Je suis resté à peine dix minutes. On n'avait pas le temps de parler. Je lui ai simplement dit que je venais chercher Norbert. On l'a habillé. Mon père m'a embrassé. Norbert avait 1 an. Je l'ai coincé dans mon anorak. Il a eu peur et s'est mis à pleurer. Arrivé dans les bois, je ne pouvais plus le porter. Je l'ai pris par la main. Je le traînais à moitié. On est passé à 500 mètres d'un garde. Heureusement, les chiens du village aboyaient. Le soldat n'a pas entendu. »

Gaby raconte son histoire au milieu du champ héroïque. De l'autre côté de la frontière, sur son mirador, le soldat roumain regarde à travers ses jumelles. Un rayon de soleil accroche les verres et nous éblouit.

Le vieux se cache derrière un arbuste, pas rassuré. «Parfois, ils tirent sur ceux qui passent, même s'ils sont déjà en Hongrie. » Dans la cour de la ferme, sa femme nous attend. Elle ne veut pas que nous partions le ventre vide, comme si Gaby avait réédité son expédition. Elle a préparé un bouillon de poule, a installé des assiettes sur la table de bois, dehors, contre le mur bleu au long| duquel court une treille. Le vieux est allé chercher son vin dans la cave. Des poules picorent les miettes de pain sous nos pieds.

Au loin, on aperçoit le clocher du village d'Erselind. C'est un dimanche très doux d'automne avec des peupliers qui se défont au fil du vent, des chênes qui roussissent et des vols de pigeons qui, dans un soyeux bruissement d'aile, filent d'un clocher à un autre, de part et d'autre d'une frontière tracée à Paris, un soir de juin 1920, sur une carte militaire.

*(A suivre)*

29 décembre 1989

---

# *Les enfants de la sublime porte*

**En Bulgarie, le pouvoir défend aux Turcs de parler leur langue, de pratiquer leur religion, leur imposant même d'ajouter à leur nom des consonances slaves. En mai, le pays a ouvert ses frontières. L'exode a été massif contraignant la Turquie à les fermer.**

Turgut Ozal ne savait pas ce qu'il allait déclencher quand, au mois de mai 1989, alors Premier ministre, dénonçant pour la centième fois les brimades infligées à la minorité turque de Bulgarie, il proposa d'ouvrir les frontières et d'accueillir tous les «frères bulgares ».

«Notre pays les recevra tous, un million s'il le faut », avait-il ajouté en haussant le ton, roulant ses petites et larges épaules, regardant par-dessus ses lunettes. Ozal qui ressemble à Francis Blanche, était alors persuadé, grâce aux notes confidentielles de ses services de renseignements, que le flots de réfugiés n'excéderait pas 100 000 personnes.

Il y en eut 300 000 et si la Turquie n'avait pas fermé ses frontières, il y en aurait eu effectivement 1 million.

---

En mai dernier, Turgut Ozal jouait sur deux tableaux. Cette déclaration calmerait, pensait-il, les démangeaisons d'une droite religieuse de plus en plus virulente, qui accusait ce gouvernement laïque de ne pas assez défendre la pratique de l'islam.

Belle manière également de rappeler à l'Europe, aux portes de laquelle son pays frappe avec insistance, que des Turcs vivent depuis huit siècles de l'autre côté du Bosphore; qu'en Bulgarie, le pouvoir communiste leur défend de parler leur langue, de pratiquer leur religion, les oblige à slaviser leur nom. Belle manière aussi de dire à la France, et surtout à la France de Danièle Mitterrand que, certes, les Kurdes qu'elle est venue défendre sur place méritent toute sa considération, mais qu'en Bulgarie, les droits de l'homme, et d'hommes turcs, ne paraissent pas vraiment respectés.

De son côté, M. Jikov, alors numéro un du régime bulgare, sauta sur l'occasion. La minorité turque, 1 million de personnes pour un pays de 9 millions d'habitants, lui causait beaucoup trop de soucis. Leurs associations réclamaient le respect de leurs droits et entendaient que le pays entier bénéficie de davantage de démocratie.

Les services de renseignements turcs s'étaient grossièrement trompés. Non seulement, la Bulgarie autorisa tous les Turcs qui le désiraient à filer vers la frontière, mais avec l'aide de la police et de l'armée, les invita à vider les lieux le plus vite possible. M. Jikov venait de signer son arrêt de mort et de ruiner son pays. Il n'y avait pas songé. M. Ozal, par un habile tour de passe-passe politique, céda son poste de Premier ministre turc et devint président de la République. Il était temps.

---

A eux deux, ils provoquèrent cet été le plus gigantesque mouvement de population qu'ait connu les Dardanelles depuis la fin de la guerre gréco-turque de 1920.

### **La vieille femme embrasse le sol**

L'exode commence le 23 mai. Déjà tous les indésirables, tous les contestataires sont expédiés par train vers Ankara. Trois heures pour boucler la valise. Puis vient le tour des petits propriétaires, qu'un lopin de terre ou un appartement retient encore en Bulgarie. Quelques descentes de police, quelques charges pour trouble à l'ordre public, quand les gens manifestent le désir de rester, achèvent de convaincre. Des voitures chargées à craquer se dirigent vers Kapitule, un bled poussiéreux connu jusqu'alors comme lieu de transit entre les deux pays. La panique gagne la communauté turque. Les camions de l'armée parachèvent le travail. Tout l'été, en files interminables, des convois militaires déversent à la frontière des centaines de femmes, d'enfants, de vieillards, silencieux, hébétés, un ballot à la main. Ils attendent devant le corps des bâtiments administratifs les papiers nécessaires, le bon qui donne droit à 160 francs par personne, puis inscrivent au bas d'une liste sans cesse croissante le nom de lointains parents à Istanbul, Ankara ou Bursa. 4 000 par jour pendant ce mois de juin. Puis les trains qui prennent le relais pour des départs qui ressemblent à une déportation, 80 000 réfugiés le 30 juin.

Toujours des voitures et des trains, des camions et des pleurs, des enfants aux yeux vides, de vieilles femmes qui se plient pour embrasser le sol, des familles déchirées (le père, souvent, est resté là-bas car la Bulgarie garde ceux de moins de 25 ans qui

---

n'ont pas effectué leur service militaire). Et la chaleur, la poussière dans la gare d'Erdine. 100 000 en juillet. Le seuil secrètement toléré est déjà dépassé. 200 000 le 1<sup>er</sup> août. Le 21 août, la Turquie décide de fermer ses frontières.

On compte alors 330000 Bulgaro-Turcs s'abritant sous des tentes, s'entassant à sept dans un logement prêté par un lointain cousinage. 300 000 qui découvrent un pays dont on leur a toujours parlé, dont ils comprennent la langue, même si leur accent les démarque aussitôt, où leur religion est pratiquée à 99 % et avec une rigidité qui n'est pas sans les étonner, eux qui ont amené dans les bagages des bouteilles de vins bulgares, tirés de la treille de la ferme.

Leur mère patrie, leur dit-on. Leur mère patrie ne sait pas où loger ses nouveaux enfants.

### **La Bulgarie reconnaît ses erreurs**

« Nous avons fermé nos frontières et imposé à nouveau un visa parce que l'accueil était la contrepartie d'un accord à venir avec la Bulgarie. »

Ercüment Konukman, ministre d'État chargé du problème des réfugiés, se veut ferme et sûr de lui en cette fin de mois d'octobre. Il rentre à peine de Bonn où il est allé confronter les solutions germaniques aux siennes : « Ce fut un voyage très instructif, assure-t-il. Bien sûr, on ne peut pas établir de comparaisons. Les Allemands de l'Est ont quitté leur pays de leur propre initiative. Nos Turcs sont partis, contraints et forcés à la suite de véritables pogroms, d'assassinats commis au nom de l'ordre. On les a chassés et tout le temps qu'a duré l'exode, la position

---

officielle de la Bulgarie a été de considérer ces pauvres gens comme des touristes s'exposant en cas de non-retour aux peines prévues : confiscation des biens, redistribution de terres, annulation des droits à la retraite, suppression des économies. C'était un racket et un manque à la parole donnée. Mais je suis optimiste. La Bulgarie finira bien par devenir raisonnable et nous parviendrons à nous entendre.

« Pour l'instant, nous sommes obligés de faire face : 16 milliards de livres turques pour les premières dispositions d'accueil. 20 000 livres à chaque famille. Au total, une dépense de près de 200 milliards de livres. »

Suit un lourd silence que nous nous chargeons de traduire : « Avez-vous reçu des aides européennes ? »

« On nous a promis une avance de 10 milliards de dollars. En revanche, la Banque islamique a immédiatement donné 5 milliards de dollars et en a débloqué 250 sous forme de prêt. »

Sourire. Il poursuit : « Il nous faudra peut-être du temps, mais nous arriverons à intégrer nos frères bulgares. En revanche, le départ brutal de 3 % de sa population est un problème bien plus préoccupant pour la Bulgarie. C'est l'une des raisons pour lesquelles je crois que nous arriverons à trouver un accord. » M. Konukman ne se trompait pas. Une semaine après notre entrevue, une révolution de palais renversait M. Jikov et la Bulgarie reconnaissait ses erreurs.

Que M. Konukman ait eu raison avant l'heure n'arrange pas pour autant la

---

situation. Nous avons quitté cet homme très courtois qui prit la peine de nous faire remarquer, sans avoir l'air d'y toucher, que la Turquie se désolait du manque d'intérêt de l'Europe sitôt qu'on ne parlait pas du problème kurde. Nous l'avons laissé dans son grand bureau du centre d'Ankara, une fin d'après-midi gris et lourd, soucieux de recenser les subventions accordées et les dépenses en prévision; peut-être agacé de constater que 300 000 Bulgaro-Turcs chassés en moins de trois mois vers un pays en voie de développement comptent moins que 200 000 Allemands de l'Est réfugiés à l'Ouest.

Pour toutes ces raisons, nous n'avons pas osé dire que, quel que soit le régime en place en Bulgarie, le pari risqué de M. Ozal en tout début du mois de mai avait ressuscité de vieilles lunes que l'on croyait disparues depuis bien longtemps et que l'on nommait «l'affaire des Balkans».

## **Un peuple mêlé**

Faut-il remonter six cents ans auparavant ?

C'est déjà en Bulgarie. Deux armées se font face. L'une venant du centre de l'Anatolie, islamisée, obéissant à Murad I<sup>er</sup>. L'autre sous les ordres de Sigismond de Hongrie réunit la fine fleur d'Occident C'est à Nikopol. La cavalerie française s'y fait remarquer. Elle fonce, brave et stupide, se fait massacrer. Les plaines du Danube sont aux Turcs. L'empire bulgare s'efface. 1870. C'est également du Danube que vient la révolte sur un bateau blanc où grimpe Christo Botev. Le bateau se nomme « Radetzky ». Ils sont cinquante à bord qui propagent la révolte et se font couper le cou. Mais c'en est fini de la puissance turque en Bulgarie.

---

Vient le temps des maquisards locaux, les haidouks, bandits de grands chemins aux longues moustaches, aux chevaux infatigables, aux nids d'aigle, vient le temps des mosquées en flammes, des massacres, du sang. Une puissance intervient. La Russie. En 1878, les Turcs abandonnent la Bulgarie comme deux siècles plus tôt ils ont reflué de Hongrie. Qu'emportent-ils ? Pas seulement le souvenir d'un ordre qui fit trembler l'Occident et qui assiégea deux fois Vienne, pas seulement la terrible puissance qui maintenait sous sa patte tout un coin des Balkans. C'est un empire blessé à mort qui rejoint le territoire conquis au gré des batailles, le pays refuse, porte de l'Orient, dont l'avancée extrême, Constantinople, devient Istanbul, à cheval sur deux mers et deux continents.

Que reste-t-il ? Un peuple mêlé. Un métissage de Slaves et d'Anatoliens, de Croates et de Serbes, de Bulgares et de Ouigours que cinq cents ans ont tellement brassés, retournés, battus qu'il en devient comme le sable d'une plage après les tempêtes, uniforme tant qu'on ne s'avise pas de l'observer grain à grain. Reste une mémoire, compliquée et tragique, qui n'arrive pas à démêler si la forteresse de Baba Vidax est davantage roumaine que turque ou bulgare. Demeurent des hommes qui parlent la même langue que 150 millions d'autres hommes, disséminés des confins du Cachemire à l'Ouzbekistan, des vallées du Panchir en Afghanistan à certains ports de la Vistule en Pologne, comme en Irak ou sur de hauts plateaux d'Iran.

Restent ces Bulgares turcs qui ont vécu sans véritablement trop de problèmes jusqu'à ce que la Bulgarie soit attirée par l'orbite soviétique. Dès lors, il ne pouvait y avoir de minorité rebelle à l'ordre socialiste. Encore moins de minorité qui

---

refuserait d'être slave. Encore moins de minorité qui rappellerait que l'Ottoman était tout-puissant autrefois. Autrefois était moins d'un siècle.

« Ils méprisent et haïssent les Turcs », disait déjà Lamartine, de passage à Plodov en 1833.

Fallait-il vraiment réveiller ces souvenirs ? La petite et prétendument habile pirouette politique de M. Ozal, l'aveuglement et les œillères staliniennes de M. Jikov, qui ne devrait pas tarder de passer devant un tribunal, ont conduit 300000 hommes, femmes et enfants sur les routes. Souhaitons simplement que ce passage n'ait pas réveillé le vent qui prend parfois le Danube à rebours, le frise de vagues comme si le courant cheminait vers la source, ce vent annonciateur de temps mauvais.

Souhaitons simplement que les nouveaux Turcs bulgares arrivés en Turquie puissent s'y intégrer selon le vœux de leur ministre de tutelle, et que les 900 000 Turcs bulgares demeurés en Bulgarie puissent à nouveau prier dans leurs mosquées, parler leur langue sans contrainte et mener sur la terre de leurs pères, la vie des oubliés de la sublime porte.

*Julien Lestage (05 mars 2014)*

30 décembre 1989

---

# *L'industriel et le prisonnier politique*

**300 000 musulmans ont été spoliés de leurs biens en Bulgarie et déportés. Certains d'entre eux s'accrochent désespérément à leur passé. D'autres rêvent d'une vie meilleure à Istanbul.**

Mumin Gengoglu est un homme riche. Il a une Rolex en or. A 44 ans, il a réussi une vie qui débuta à Bursa en 1970. Il avait 26 ans quand il quitta la Bulgarie. Il a commencé en bas de l'échelle, coupeur chez un tailleur. Il est maintenant industriel en textile et a diversifié ses bénéfices dans d'autres branches qui le mettent à la tête d'un petit royaume.

Pour autant, Mumin Gengoglu n'a pas renié son enfance. Dès que les premiers réfugiés sont arrivés en gare d'Erdine, il a confié à ses collaborateurs la direction de ses affaires et consacre la moitié de ses journées à l'insertion de ses compatriotes.

A Bursa, tout le monde le connaît. Il suffit de montrer son nom à l'un des quatre chauffeurs de taxis qui attendent, stoïques, l'arrivée du coucou en provenance d'Istanbul devant une piste qui a usurpé le nom de terrain d'aviation, pour que l'on vous conduise devant un immeuble tout neuf, en plein centre.

---

Bursa, ancienne capitale ottomane, doit être d'ordinaire une charmante cité de montagne. En ce mois d'octobre, on ne voit pas à dix mètres sous le déluge.

A peine distingue-t-on, en banlieue, des cabanes hâtivement élevées, des tentes et des caravanes doublement menacées d'ensevelissement sous des coulées de boue, et d'inondation par la rivière qui, deux mètres plus bas, roule des eaux jaunes.

En ville, la situation n'est pas meilleure. Des flaques comme des lacs coupent les rues en deux. Il pleut avec une régularité désespérante, une pluie qui gomme les montagnes dont on ne voit que les pieds entre deux bancs de brouillard.

Au péril d'une vie manifestement avancée, une femme plonge sa sandale dans la mare de la chaussée, tâte le fond, avance sans se soucier des taxis qui klaxonnent, traverse, se dirige vers un building et cherche l'ascenseur.

La vieille femme va voir Mumin Gengoglu comme elle irait voir le prophète.

« C'est le seul qui puisse les aider », nous avait-on dit à Istanbul.

Au quatrième étage, au bout d'un long couloir, un écriteau « Bal-Coq ». Le siège d'aide aux réfugiés est une pièce grise de fumée, où se dirigent, un papier à la main, tous ceux que la migration de l'été a conduits ici.

## **100 000 en un mois**

Bursa, en Bulgarie, était un eldorado, un nom synonyme de réussites, de montres en or, de costumes parfaitement taillés, de fortune à ramasser au bord de la route.

---

En un mois, Bursa, 300 000 habitants, a vu arriver 100 000 Bulgares ! 100 000 ! Ils se retrouvent maintenant dans cette capitale provinciale au cœur d'un automne qui fond en eau, renvoyés de bureau en bureau, errant à la recherche d'un travail introuvable. Ils n'ont pas de logements. La subvention accordée par le gouvernement a été dépensée. Les frères turcs sont excédés. Les réfugiés viennent voir M. Gengoglu. Mais M. Gengoglu n'est pas un sauveur. Il s'en défend derrière sa table parfaitement cirée, dans son office.

« Je pare au plus pressé. Ils sont arrivés pleins d'espoir. Comment leur expliquer qu'une réussite individuelle en 1970 ne peut se reproduire en 1989, quand 300000 personnes débarquent dans un pays qui reconnaît 20 % de chômeurs et 18 % d'inflation. J'ai essayé de placer le plus de monde possible. Des amis m'ont aidé. Que faire maintenant, sinon débrouiller les problèmes administratifs. A la frontière, les policiers bulgares déchiraient tous leurs papiers.»

M. Gengoglu se démène derrière son bureau. Déjà, son audience et son seul nom ont permis à quelques-uns de s'installer. Il aimerait faire davantage. Il ne peut plus, sinon suppléer la pléthorique administration turque.

Tout à l'heure, un homme s'est assis à nos côtés. Il a écouté sans rien dire. Puis a pris la parole avec la force modeste de ceux dont la vie permet de témoigner.

« Mon histoire n'est pas unique. D'autres ont souffert plus que moi. Je m'appelle Avni Veli Ozgurer. Je suis d'Haskovo, un village au nord de la Bulgarie. Mon père, le père de mon père et le père de mon grand-père vivaient là. Ils étaient de vrais musulmans, comme je le suis. A l'école, je voulais apprendre l'anglais. J'ai dû

---

apprendre le russe. Je suis devenu professeur de littérature bulgare et russe. Je vais avoir 50 ans cette année. Depuis ma naissance, j'ai connu une guerre mondiale, une guerre civile, trois pouvoirs radicalement opposés, des épurations. Parfois, ma famille a dû quitter le village. Chaque fois, elle y est revenue. Mes parents ont lutté contre les nazis. Mon père est mort des suites de cette guerre.

« En 1982, lors des premières attaques contre notre communauté, j'ai compris que si nous ne nous révoltons pas, c'était fini. J'ai résisté, comme mon père l'avait fait. On m'a mis en prison pour sept ans. Avec les remises de peine pour bonne conduite (il rit et ajoute "bonne conduite veut dire survivre"), on m'a libéré le 29 décembre 1989. J'ai fondé une autre association, réclamant davantage de démocratie. J'ai de nouveau été arrêté le 19 mai dernier avec toute ma famille : ma mère, ma femme, mes deux filles. Ils voulaient nous expulser en Suède en train par la Yougoslavie, la Roumanie et l'Allemagne de l'Est. J'ai réussi à m'enfuir dans une gare yougoslave, à téléphoner à l'ambassade turque qui nous a pris sous sa protection. Trois jours plus tard, nous étions à Ankara. J'ai la conviction qu'ils voulaient nous assassiner pendant le voyage. Voilà mon histoire. J'ai 50 ans dont sept de prison. En Bulgarie, la ferme de mes parents est aux mains des Bulgares. Mon appartement a été réquisitionné. Je cherche un emploi d'interprète russe en Turquie. Je n'ai plus rien. Ma vie est finie. Et je suis le moins à plaindre des réfugiés de l'été. »

Cet homme disait vrai. Il était le plus chanceux des 300 000 qu'une déportation a jetés dans des wagons à bestiaux et dans les camions réservés aux transports de céréales. Combien seront-ils à pouvoir revenir en arrière ? A se battre pour

---

recupérer des biens distribués dès leur départ ? A accomplir d'absurdes démarches qui ne leur donneront droit qu'à revoir un logis déjà octroyé à une famille bulgare? 30 000 ont déjà essayé. 50 000 peut-être essaieront encore.

Pour les autres, il est trop tard. Vraiment trop tard. Des étrangers habitent la ferme où ils ont vu le jour. L'appartement a été souillé. Les souvenirs laissés au mur (trois fois rien, une vie), mis à la poubelle. Ces mouvements sont irréversibles. On ne chasse pas les gens sans les briser.

Nous avons demandé à M. Gengoglu si nous pouvions visiter une maison de réfugiés à Bursa. Il a éludé la question. Nous avons demandé à M. Ozgurur. Il a refusé: « Mon emploi du temps... », nous dit-il.

Plus tard dans l'après-midi, un homme nous a amenés chez lui. Chez lui ? C'est trop dire pour qualifier la pièce qui sert de lieu de rendez-vous à sa famille.

Il pleut comme tout à l'heure. Une pluie monocorde qui fait de petits cratères dans la boue d'une cour de banlieue. L'homme ouvre la porte de la cave d'un immeuble. Un rideau partage la pièce en deux. Sa femme replie le lit. Elle se repose le jour. Le lit n'est pas assez grand pour toute la famille. Ils ont instauré un tour de sommeil. L'homme cherche du travail dans la journée et marche dans Bursa. L'aîné a 12 ans. Il vend des allumettes ou cire des chaussures. Tout dépend du temps. Il dort jusqu'à minuit. Puis traîne dans la rue, revient, se repose sur une chaise. Qu'en sera-t-il cet hiver ?

---

## La mégapole au nom d'or

L'épouse de l'homme sans travail nous a offert du café dans lequel nous avons trempé les lèvres. Nous sommes partis. Y aura-t-il un jour un vrai toit, une vraie chambre, un salon où déplier le lit ?

M. Gengoglu, l'homme d'affaires bienfaisant, ne peut pas répondre. M. Ozgurer, l'ancien prisonnier politique, a préféré nous éviter la visite de son domicile.

Bursa, l'ancienne capitale ottomane, est une ville submergée. Où aller ? Peut-être à Istanbul.

« Là-bas, si tu veux, tu ramasses de l'argent. » Istanbul, la ville. La grande ville.

Istanbul est immense et mange la Turquie.

Ils y sont tous arrivés depuis dix ans. Paysans anatoliens. Kurdes chassés par la guerre. Egéens qui ont oublié leurs îles. Émigrés de retour d'Allemagne. Tous. Ils ont quitté leur village, leur bourg, attirés par des lumières qu'ils découvrent irrésistibles. Comme eux, comme tous ceux qui ont transformé les alentours de ce qui fut le plus beau bazar d'Orient en une foire commerciale, les enfants bulgares y viendront.

Sans travail, vendeurs à la sauvette, marchands d'allumettes, cireurs de chaussures, rabatteurs polyglottes vers les boutiques, le jour, les cabarets louches la nuit. Ils y viendront, fonderont une société noctambule, une confrérie de la débrouille. Une de plus dans la mégapole au nom d'or. Ils y viendront à force de trop entendre

---

parler d'un village aux maisons blanches de l'autre côté du détroit, d'un village blanc avec des treilles qui courraient jusqu'au grenier. Ils y viendront quand le père sera trop fatigué de courir derrière un travail qui lui échappe.

Alors, les agitateurs de tout poil auront beau jeu de clamer une vie meilleure. Les enfants bulgares les écouteront, car on écoute toujours l'homme qui promet. Surtout quand le père a fui un régime à qui il ne restait que quelques jours à vivre.

*(A suivre)*

2 janvier 1990

---

# *Nous reviendrons à Berlin*

**Après l'exode triomphant de septembre vers l'Ouest porteur de tous les espoirs, nombre d'Allemands de l'Est, déçus, humiliés, s'en retournent chez eux depuis que le mur est tombé.**

Tout commence dans une odeur de vacances qui pousse les petites Trabant à prolonger vers l'Ouest les jours de liberté. Les Trabant, à 90 kilomètres à l'heure, s'engagent sur les routes de Hongrie, franchissent la frontière dans des pleurs frénétiques et un geysier de mousseux acheté à Hegeyshalom, dans l'épicerie frontière qui, pendant deux mois, ne baisse pas son rideau avant 3 heures du matin. Puis elles continuent dans leurs crachotements bleus, expulsant leur fumée d'huile et d'essence vers l'Autriche, saluant au passage les grosses BMW et les Mercedes pour qui l'Automobile-Club de Bavière a prévu un avertissement spécial : « Ralentez, n'oubliez pas les petites Trabi », lit-on sur le bord des autoroutes.

Arrive Passau, cette ville sur le Danube qui laisse déjà de grands bateaux blancs filer plus bas. Passau, pendant un automne, l'automne de la fuite, est la ville de tous les rêves blottie au confluent de deux rivières, tout en bas de collines d'où dégringolent des sapins, ville semi-industrielle en pleine campagne, farcie de

---

magasins de charcuterie, de tout ce que l'Est ne propose pas, vraie ville de Bavière où des hommes -aux crânes rasés et aux nuques épaisses vident le soir des litres de bière en l'honneur de leurs frères venus de là-haut.

Là-haut, c'est la Prusse ou la Saxe. En aucun cas, l'Allemagne de l'Est. Ici, où l'on vote aisément républicain, où la gauche de Willy Brandt n'a jamais suscité un franc enthousiasme, l'Allemagne de l'Est n'a jamais été qu'une invention pour garder derrière un rideau de barbelés des Allemands prisonniers et retenus, dès la fin de la guerre, par les troupes de l'Armée rouge.

### « **La liberté et une BMW** »

Voir, à raison de milliers de Trabant par jour, ces mêmes Allemands débarquer en Bavière dans des rires et des embrassades à n'en plus finir conforte la robuste opinion que les Bavarois ont d'eux-mêmes. Cette désertion prolonge au mieux un été qui ne veut pas mourir, qui gonfle les fruits sur les arbres, charge les raisins d'un suc monstrueux et étire de superbes couchers de soleil sur le Danube.

Jusqu'en octobre, on célèbre le courage de ces jeunes gens. Ils ont 20 ans ou à peine plus. Ils sont grands et blonds. Ils parlent allemand. Ils débarquent avec un enthousiasme que l'on oppose au nihilisme des junkies de Hambourg. Ils sont déjà pères de famille, acceptent n'importe quel emploi pour s'établir dans la région et s'écrient dès leur arrivée : « La liberté et une BMW.»

Les Bavarois sont ravis. Au nord de Passau, ont été installés trois camps d'accueil provisoires : tentes blanches et allées de gravier. Les jeunes couples de RDA y

---

arrivent au matin après une nuit et un jour de voyage, les yeux gonflés de sommeil. Ils portent dans leurs bras un enfant à la tête dodelinante qui serre contre lui une poupée, une peluche, un jouet. Le couple, souvent en jeans (ces jeans de l'Est, délavés industriellement pour répondre à une vieille mode occidentale), s'avance vers la tente qui lui est désignée. La Trabant est abandonnée devant la grille. Il fait encore chaud et de grosses guêpes bourdonnent au-dessus des taches que laissent les ronds de bouteille sur les tables de bois. Ils vont vers un lit.

Un haut-parleur s'adresse aux groupes : «Ceux qui viennent d'arriver doivent prendre l'allée 5. Les tentes tout au fond sont libres. Si vous désirez vous restaurer, une cantine est installée au bout de l'allée 11. Prenez un ticket à l'entrée du centre.»

C'est ainsi que les Allemands de l'Est ont passé leur premier jour de liberté. En novembre, les camps d'accueil provisoire sont débordés. Même en Bavière, l'automne exceptionnel de cette année 1989 a fini par se rafraîchir. On a plié les banderoles depuis que des Trabant isolées poursuivent leur route de souris par la Hongrie et l'Autriche. Bientôt, il y a moins de grandes fêtes, moins de pages consacrées à la venue des « frères du Nord », moins de bières bues à la régalaade, moins de réjouissances collectives dans les tavernes. Le bonheur décroît en même temps que l'automne.

Depuis septembre, un réfugié sur quatre reste en Bavière faute de savoir où aller. Les premiers arrivés ont fait main basse sur tous les petits boulots, trop heureux de trouver un travail, même sous-qualifié, quand, à l'Est, le gouvernement brandit le

---

spectre du chômage pour dissuader les gens de partir. Or, ce n'est pas terminé. Selon Bonn, 20 000 immigrants sont attendus. On en est là, le 9 novembre, au soir de la grande décision : « Le mur a cédé. » « On peut passer à l'Ouest et revenir. » La seule vraie mesure qui peut stopper l'hémorragie vient d'être prise. Plus personne ne parle des réfugiés de l'été.

## **Une grande boucle**

Rontgental Buch est un village de banlieue comme Berlin-Est a le don de les inventer. La ville s'émiette. Moins d'immeubles. Des arbres. Des maisons de poupées aux toits tremblants, blotties les unes contre les autres. Une plaine. Trois feux rouges laissent passer un tramway asthmatique. Ce lundi 13 novembre, lendemain de la gigantesque ruée vers l'Ouest, est un jour froid et cotonneux. Au-delà de Blankenburg et du quartier ouvrier de Pankow, un immeuble blanc domine les pavillons. Le gouvernement d'Egon Krenz a discrètement fait savoir « qu'ils étaient de retour. 10 000 lits ont été prévus. Aucune poursuite ne sera engagée, Ils retrouveront leur travail et leur logement.»

Pour l'heure, les repentis peuvent circuler sans crainte de bousculades. Une dizaine de couples et leurs enfants sont revenus le samedi précédent. Des couples sensiblement du même âge, pas 30 ans, les cheveux longs dans le cou. Seul changement : ils ont abandonné leur «jean uniforme », et les sacs dans lesquels ils ramènent leurs derniers achats occidentaux portent en toutes lettres les signes des produits dont ils rêvaient.

« On a fait une grande boucle. » Gunther s'efforce de rire en parlant de ses deux

---

mois de congés. « On habite Cottbus à l'Est. Au mois de septembre, nous ne sommes pas rentrés. Mais ni l'un ni l'autre n'avions vraiment programmé notre départ. » Il regarde sa femme, cherche une approbation qui ne vient pas.

« C'était trop dur avec l'enfant. Seuls tous les deux, nous aurions pu nous en sortir. Là, je n'en voyais plus la fin. On nous a logés à Hambourg, sur deux bateaux réquisitionnés. Puis j'ai trouvé un emploi d'électricien dans la région d'Hanovre. Les gens de l'Ouest sont très gentils, mais jamais nous n'avons pu trouver d'appartement. Nous partagions trois pièces d'une HLM avec un autre couple. Peut-être, avec un peu plus de temps, je me serais habitué. »

Il parle d'une voix gênée, s'essaie en vain à la dérision. Sa femme ne dit pas un mot. Elle regarde par la fenêtre, vers le terrain de jeu et les balançoires où sa fille court avec d'autres enfants.

A midi, ils sont descendus vers le réfectoire. Quatre larges tables sont occupées. Les autres restent vides. Le personnel s'active. Pas de mots. Pas de rires. Une jeune fille, seule, s'assoit sur un banc attend, la tête dans les mains. Ses cheveux cachent son visage. Dans le grand silence du réfectoire, elle renifle à petits coups, déjeune rapidement puis s'en va.

Pour qui a connu l'exode triomphant de septembre, les routes de Bavière et leur cortège de rires jeunes, l'automne de Hongrie et les immenses espoirs d'alors, ces retours furtifs, presque honteux, ont quelque chose de poignant. C'est moins la gêne de Gunther, moins les pleurs étouffés de la jeune fille seule que le sentiment qu'un peuple entier se découvre bafoué.

---

## « Revoir mon quartier »

Berlin-Est. Métro, ligne Pankow. La rame a mis un quart d'heure pour arriver station Di-mitroff. Personne sur le quai. Des lumières clignotent dans la rue en contrebas. Un jeune homme dans le wagon. Avant que la rame ne s'enfonce sous terre, il regarde par la fenêtre, hoche la tête et sourit.

Il ne donne pas l'impression d'habiter à l'Est.

Il sourit encore plus largement quand on lui pose la question. «Je viens de passer par la brèche de Bernauer Strasse. J'habite à l'Ouest depuis septembre. Je voulais revoir mon quartier maintenant que j'en ai le droit.»

Il a fait le chemin à l'envers, et pour le faire en toute légalité, il est lui aussi passé par la Hongrie et l'Autriche. Mais il a 20 ans. Il est berlinois. Il ne connaît pas la nostalgie. Sa vie est désormais ailleurs.

Il accepte un verre dans un bar de Prenzlauerbeg.

Manfred, 22 ans, veut devenir décorateur de théâtre. Il a trouvé un appartement « de l'autre côté » par l'intermédiaire d'un ami qui le partageait avec deux filles. « Quatre pièces, spacieux, rénové, 100 mètres carrés; 1500 marks par mois.»

Les filles sont hôtesse de tourisme. En ce moment, elles sont débordées. Ceux de l'Est veulent une visite commentée de l'Ouest. « Je suis revenu à Berlin début octobre. La ville me manquait. Je me doutais que ça finirait bien ainsi. Avec ce putain de mur qu'on casserait. »

---

Il regarde autour de lui un décor qu'il a bien connu. Ce bar aux ombres épaisses, ces serveurs en gilet noir qui passent comme des fantômes autour des tables de bois. « Simplement, je ne pensais pas que je pourrais revenir aussi tôt. Je suis parti il y a deux mois. Il me semble que ça fait deux siècles. Que j'ai eu deux vies. Regardez bien ce quartier. Je lui donne cinq ans à demeurer ainsi.»

Par la fenêtre, on voit la grande rue vide, trois cabanes de chantier, un tas de charbon et un chat dédaigneux. Plus loin des herbes, un terrain vague, comme une photo en noir et blanc.

«Aussitôt qu'il nous sera possible de louer ou d'acheter à l'Est, je reviendrai. Je ne serai pas le seul. Tous feront comme moi. De l'autre côté, on ne trouve pas de logement. Ici, ils vous tendent les bras, à 35 marks par mois, moins confortables, plus vieux, mais plus chaleureux, plus nostalgiques.

« Je serai berlinois de l'Ouest, vivant à l'Est le long d'une frontière qui n'existera plus. Comme le mur. Je suis incapable de dire quand. Mais ça arrivera très vite.

« Je ne supportais pas mon quartier mais je l'aimais. J'y ai été heureux. Difficile de dire pourquoi. C'était un cocon. Jamais plus je ne retrouverai un cocon. Nous avons été dupés. On nous a fait croire qu'il n'existait qu'une vie. En deux mois, j'en ai eu plusieurs. Qui maintenant va m'interdire de vivre dans le quartier que j'aime sans renier la vie que j'aime. Nous avons été humiliés. Ils nous ont menti. A tous. A ceux qui sont allés à l'Ouest pour se retrouver pauvres. A ceux qui ont voulu voir Kurfurstendamm et à qui on a jeté des bananes. A ceux qui ont attendu des jours et des jours dans les couloirs des ambassades le droit de partir. Tous. Et

---

surtout à ceux qui ont cru. Nous sommes humiliés. Il faudra bien que nous retrouvions un honneur. » Quand nous nous sommes quittés, j'ai regardé son quartier comme il me l'avait recommandé. Ces soleils calmes et ces ombres tristes. Ces vols de pigeons très lents au milieu des rues pavées. Ces bistrots où l'on sert une bière à 50 pfennings, où se rejoignaient, voilà encore quatre mois, des dissidents aux barbes rousses, qui tapaient des pieds sur le paillason avant d'entrer, en jetant un regard par-dessus l'épaule.

Le soir vient. Une dernière lueur éclaire la façade d'un immeuble muré comme une forteresse qui garde encore les cicatrices des combats de Berlin. Une nuit bleue pleine d'étoiles monte au-dessus de la flèche démesurée d'Alexander Platz. Très haut, un avion part vers l'Ouest. Des arbustes s'accrochent aux moindres grilles. La nuit donne aux immeubles de suie le masque tranquille des morceaux de charbon.

Plus personne ne passe dans le grand rond que font les réverbères sur les trottoirs couverts de feuilles mortes. Le mur côté est est encore très blanc, très vierge.

Nous avons rendez-vous ici avec un autre monde, une ville de limbes qui attendait le jour où quelque chose arriverait.

**FIN**

17 mai 1990

---

*Le prix Albert-Londres  
à Yves Harté*



---

**Yves Harté aura été, pour nos lecteurs, le regard de « Sud Ouest » sur les événements d'Afghanistan, d'Espagne, d'Algérie, mais principalement, depuis quelques mois, des pays de l'Est. Il était là quand le mur de Berlin craqua, il était là pour pleurer d'émotion avec les Praguais au retour de Dubcek, il était là pour suivre la tragédie roumaine à Timisoara.**

### **Au cœur de la mêlée**

Du plus loin qu'il nous appelle, Yves Harté nous demande toujours des nouvelles du pays, comprenez le Sud-Ouest. Un résultat de rugby, le cartel d'une corrida, le passage des palombes. Des nouvelles du temps aussi, tout simplement.

A Saint-Sever, sa ville natale, à Mimizan où il aime à poser son sac, Yves retrouve sa querencia : la forêt, les dunes, l'océan. Le vent, les nuages, l'eau. A l'en croire, il pourrait, sans attendre la préretraite, y occuper un poste d'envoyé spécial permanent, se partageant l'hiver entre le rugby des sables et celui des argiles, l'été entre les concours de vaches et les novilladas de Mugron ou de Parentis.

Ses bonheurs sont là, tout près, entre le banquet des 100 kilos, les réunions familiales et les voyages au bout de la nuit montoise ou dacquoise. Pour lui, même après ce prix Albert-Londres, l'aventure se trouvera toujours là au coin du bois, dans la richesse de la quotidienneté.

Ce n'est point un hasard s'il choisit, voici deux ans, la solitude comme thème de son premier grand reportage.

---

Ceux qui l'ont accueilli au chef-lieu des Landes, à ses débuts dans la profession, en 1979, ont gardé le souvenir d'un caractère bien trempé, d'un esprit frondeur, fureteur comme le demi de mêlée qu'il fut au Stade Saint-Séverin et qu'il n'a jamais cessé d'être au fond de lui-même.

Sans doute cette curiosité exacerbée l'a-t-elle conduit progressivement, non sans déchirements ponctuels, à prendre quelques distances avec ses tropismes pour regarder la terre tourner et témoigner des grandeurs et des vicissitudes de la planète. Yves a abordé la Roumanie par le rugby mais il avait compris, bien avant d'autres, que l'écrasement de son peuple préfigurait des bouleversements historiques.

Au sein de la rédaction de « Sud Ouest », Yves est ainsi devenu reporter sans bruit, et sans vraiment se rendre compte lui-même qu'il venait d'entrer dans la cour des grands, habité en permanence par le doute et l'inquiétude qui sont en journalisme deux qualités essentielles quand on a déjà le talent.

Yves Harté a appris à lire avec « Sud Ouest » qu'il découvrait chaque matin sur la table de la cuisine familiale. C'est dans notre journal qu'il a toujours rêvé d'exercer son métier.

En avance dans la vie et dans la profession comme un numéro 9. Il est sûrement heureux aujourd'hui que ses pairs aient pensé à en faire leur numéro un.

*Annick Cojean*

*Le legs d'Albert Londres*



---

**Rencontre avec Annick Cojean, journaliste au « Monde », lauréate 1996 et présidente du jury depuis 2010.**

*Vous avez décroché le prix Albert-Londres en 1996 pour cinq articles parus dans « Le Monde » sur « les mémoires de la Shoah ». Cette série est-elle un sommet de votre carrière ?*

C'est certainement un des sujets les plus forts qu'il m'ait été donné de traiter. J'ai été ébranlée. Oui, ce reportage, qui m'a demandé un gros investissement intellectuel et affectif, a été un moment-clé de ma vie, même si j'espère avoir encore l'occasion de traiter ce type de sujets nécessaires et bouillants.

*Vous aviez rencontré des rescapés de la Shoah, des enfants de victimes et aussi des fils et filles de bourreaux...*

Oui, des personnes n'avaient jamais parlé, pas même à leur propre famille. Avant de me faire ces confessions intimes, certains n'en avaient pas dormi la veille, s'y préparaient avec crainte et y repensaient ensuite, me chargeant d'un fardeau de témoignage qui était aussi un cadeau dont il faut être digne : surtout, ne pas les trahir, ni les décevoir ! En avançant, j'ai pris conscience que les atrocités de la Shoah affectaient la vie des gens sur plusieurs générations. Les enfants de bourreaux parlent des « racines empoisonnées » de leurs vies. Au début, j'ai cherché des rescapés juifs mais j'ai compris aussi qu'une bonne partie de la réponse était en Allemagne dans la mémoire des descendants de nazis.

*Vous avez même assisté à une rencontre entre enfants de rescapés et de bourreaux !*

---

Oui et j'étais un peu horrifiée à cette idée. Pourtant, j'ai découvert des gens d'une qualité exceptionnelle et constaté que des ponts s'étaient établis entre eux malgré l'extrême appréhension face à ces rencontres. Fascinant ! Ce reportage m'a aussi permis de me pencher sur la transmission de la mémoire avec le projet « Facing history and ourselves » (FHO) de Boston : il ne suffit pas de raconter l'histoire, il faut aussi enseigner aux enfants à ne pas accepter l'injustice et à avoir le courage de se lever.

*Avez-vous eu, selon le mot d'Albert Londres, l'impression de porter comme lui « la plume dans la plaie » ?*

A l'époque, son nom m'écrasait, je connaissais encore mal son œuvre et j'avais hésité à me porter candidate, pensant que ce prix récompensait surtout des reportages de guerre ou du bout du monde. Mais le jury de l'époque m'a jugé digne d'entrer dans la famille et depuis, j'ai modestement tenté de mettre mes pas dans les siens. L'expression « plume dans la plaie » est un peu galvaudée mais dit très bien cet idéal du journaliste consistant à se pencher sur des sujets qui parfois font peur et mal, à le faire en toute indépendance dans la liberté et sans facilité.

*Vous insistez beaucoup sur la qualité d'écriture...*

Londres lui-même y portait la plus grande attention au point qu'un rédacteur en chef lui avait un jour reproché d'avoir instillé dans le journalisme « le microbe de la littérature ». Mais ce microbe, le jury auquel j'appartiens le revendique plus que jamais. A une période où les journalistes sont contraints d'écrire et travailler trop vite, on constate que la prose s'est anémiée par une sorte de méfiance envers la

---

plume et le style. Pour ma part, je le regrette infiniment car c'est le rythme et le choix de nos mots qui fait que le lecteur aura envie ou pas de nous suivre.

*Le legs d'Albert Londres au métier, quel est-il?*

La générosité, l'élan et la gourmandise qui pousse vers autrui, la volonté et le goût de passer du temps avec eux en les regardant à la loupe plutôt qu'à la longue-vue. Il a aussi pratiqué un journalisme de combat qui revendiquait une forme de subjectivité. Londres, c'est un redresseur de tort à mi-chemin de Don Quichotte et Zola : quand il dénonçait les bagnes, dont l'existence le révoltait, il n'hésitait pas à passer des heures dans un couloir de ministère pour obtenir une grâce, un adoucissement de peine ou de règlement, à écrire au ministre pour réclamer un « grand chambardement »...

*Que vous inspire la longue liste des lauréats du prix depuis Emile Condroyer en 1933?*

J'y vois l'étonnante diversité de personnalités et de sujets, du reportage bouillant écrit en une nuit aux portraits à l'écriture impeccable en passant par les enquêtes fouillées. On sent le vent de l'histoire, des pages plus paisibles, et toujours le goût d'écrire et de transmettre qu'incarnent si bien notre doyen Henri de Turenne ou ces as du reportage –Jean Claude Guillebaud, Marcel Niedergang...- qui m'impressionnaient à mes débuts.

*Les femmes ont investi le grand reportage. Vous y êtes sensible...*

Elles ont un atout formidable : rien ne leur est fermé, surtout dans les pays en

---

guerre ou en révolution dont les sociétés sont souvent traditionnelles, conservatrices et musulmanes. Les reporters hommes n'ont pas accès à la « planète femmes » et du coup, on nous raconte la guerre sous l'angle essentiellement masculin des combattants. Cette absence de voix féminines est pesante car la moitié de la population est ainsi ignorée.

*Vous venez de signer une enquête dérangeante sur « le viol comme arme de guerre » en Syrie. Fallait-il détailler certaines atrocités?*

Le silence sur ces pratiques est le meilleur allié des bourreaux. Dans ce pays, le viol est le crime parfait puisque la femme violée et torturée ne peut pas parler. Le faire serait s'exposer au rejet de leur famille, voire au crime d'honneur. C'est ainsi que Kadhafi a pu agir impunément durant les 42 ans de son règne. Raconter ces choses pose des questions, et d'abord la celle de la protection des sources : il faut protéger à tout prix ces femmes qui ont eu le courage de vous parler et dont les propos peuvent être lus en temps réel par leurs bourreaux grâce à cette fabuleuse chambre d'échos d'Internet.

*Cette plume portée dans la plaie a-t-elle fait bouger les choses?*

Ce n'est pas à moi de le dire, mais les réactions ont été nombreuses : un flot de courriers de lecteurs, la volonté de beaucoup d'entre eux d'alimenter une pétition à l'échelle mondiale, des politiques se sont manifestés et j'ai moi-même témoigné face à des envoyés des Nations-Unies et dans une commission du Parlement canadien.

---

*Le prix 2014 est remis à Bordeaux. Pourquoi avoir choisi ce lieu ?*

On ne vient pas pour rien ! Albert Londres avait embarqué ici pour le bague de Cayenne, ce port desservait des destinations ultra-marines et nous espérons inaugurer à cette occasion un « ponton Albert-Londres » sur le port de la Lune. Dans l'héritage transmis par sa fille Florise, il y a un gros stock de cartes postales où Londres parle de son désir de revenir à Bordeaux ou d'en repartir. Et puis Bordeaux, où des étudiants de l'école de journalisme ou de Sciences-Po rêvent de faire ce métier de grand reporter avec le même désir et la même passion que les anciens, est aussi le siège d'un journal – « Sud Ouest » - qui a donné trois prix Albert-Londres. Nous rendrons hommage à Pierre Veilletet, mais aussi à notre ancien président Henri Amouroux qui a insufflé à notre association un esprit d'affection et de fraternité.

**Propos recueillis par Christophe Lucet (10 mai 2014)**

*Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à [supplements@sudouest.fr](mailto:supplements@sudouest.fr).  
Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : [doc@sudouest.fr](mailto:doc@sudouest.fr)*

*Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €. Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.  
Réalisation : Agence de développement avec le centre de documentation du journal Sud Ouest. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.  
Photos archives Sud Ouest, Philippe Taris, Michel Lacroix, Jean-Jacques Saubi, Stéphane Lartigue, Christian Delecluse.*